

LECTURES

REVUE MENSUELLE CONSA-
CRÉE À LA CULTURE ET À
LA BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SUÛCE

NOUVELLE SÉRIE, VOL. X

SEPTEMBRE 1963 - JUIN 1964



245 est, boul. Dorchester, Montréal

LECTURES

Revue de bibliographie-conseil
publiée tous les mois (sauf juillet et août) par le
Service de Bibliographie et de Documentation de Fides

Direction: R.P. Paul-A. Martin, c.s.c.

Rédaction: Rita Leclerc

Principaux collaborateurs: le R.P. G.-M. Bertrand, c.s.c., le R.P. P.-E. Charbonneau, c.s.c., le R.P. R.-M. Charland, c.s.c., Mlle Marie-Claire Daveluy, le R.P. J. Grisé, c.s.c., le R.P. J.-M. Langlais, c.s.c., M. Rodolphe Laplante, le R.P. Romain Légaré, o.f.m., le R.P. A. Legault, c.s.c., le R.P. B.-M. Mathieu, o.p., Mme Michelle Le Normand, Mme C. Martin-Potvin, le R.P. O. Melançon, c.s.c., le R.P. P.-E. Roy, c.s.c., M. Clément Saint-Germain.

Notes

1. La revue **Lectures** paraît tous les mois (sauf juillet et août). Toutes les livraisons, de septembre à juin, constituent un tome. La dernière livraison contient une table méthodique des sujets traités, ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés au cours de l'année.
2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie.
3. Les cotes morales en usage sont les suivantes:

M Mauvais.

D Dangereux.

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, i.e. à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement ou moralement).

B Pour adultes.

TB Pour tous.

TB-S Livre pour tous mais spécialisé.

A Livre pour adolescents.

J Livre pour jeunes.

E Livre pour enfants.

Publication approuvée par l'Ordinaire



Lectures

FIDES

MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE — VOLUME 10

NUMÉRO 1

s o m m a i r e

Editorial p. 2

Histoire du Canada (t. 2) de Gustave Lanctot p. 3

Partir avant le jour de Julien Green. p. 6

Notices bibliographiques p. 8

Cote morale des nouveautés en librairie p. 19

Le courrier des lecteurs p. 21

La voix des maîtres p. 22

Jean Onimus: *L'admiration* (page d'anthologie) p. 28



Julien GREEN
(voir à la page 6)

SEPTEMBRE 1963

La télévision, une richesse à exploiter

Depuis que le petit écran a fait son entrée dans nos living rooms ou nos salons, on l'a tour à tour idolâtré ou décrié. Pour les uns, il était une panacée à l'ennui sous toutes ses formes, et l'occupation par excellence des moments de loisirs. Point de mire des réunions de famille, hôte obligatoire et souvent abusif des rencontres d'amis, le petit écran semblait être le centre de toutes les préoccupations et le sujet par excellence des commentaires et des conversations.

Cet engouement, dû pour une bonne part à l'attrait de la nouveauté, ne laissait pas d'être inquiétant. Il explique l'espèce de suspicion que les esprits sérieux et réfléchis entretenaient à l'égard de la télévision. Les éducateurs, entre autres, nourrissaient contre elle des griefs tout à fait fondés: que faire avec des élèves gavés d'images en soirée et qui le jour ne savent que sécher leurs leçons et roupiller sur leurs thèmes? Les sociologues s'inquiétaient avec raison pour l'avenir d'une civilisation où l'image, de plus en plus envahissante, ne laisserait au livre et à l'imprimé qu'une part vraiment trop congrue.

Avec le temps, l'engouement des débuts s'est quelque peu atténué, et certains griefs ont, du même coup, perdu de leur âpreté. Certes, il y a encore d'incurables maniaques de la télévision: pour eux, tout doit être vu de ce qui est télévisé; ils ouvrent leur appareil dès qu'ils ont un pied dans la maison, et même s'ils se plaignent parfois de l'insignifiance des programmes, ils ne fermeront leur appareil qu'aux petites heures, alors que la tête d'Indien apparaîtra sur l'écran. Mais, en général, le public, plus lucide, plus exigeant, ou plus blasé, est moins esclave du petit écran. Désormais, il est possible de rendre visite à des parents et à des amis sans avoir à subir toute une kyrielle d'insipides programmes qui gênent les échanges et empêchent le dialogue.

Quant aux éducateurs et aux sociologues, ils ont vu tomber certaines de leurs préventions. N'est-il pas significatif que, tout dernièrement, l'on ait fait l'expérience d'émissions éducatives dans les cadres mêmes de l'école? C'est que, manifestement, la télévision s'est révélée très efficace pour ouvrir des horizons, allumer des curiosités nouvelles, voire, à l'occasion, stimuler le goût de la musique, du beau théâtre et de la lecture enrichissante.

Non, le petit écran n'est pas seulement un écueil et une tentation. Il peut être une aide précieuse et une source de richesses insoupçonnées. Tout est dans l'attitude que nous adopterons à son égard et dans la discipline que nous saurons nous imposer dans le choix des programmes. On convient aisément que l'usage immodéré et sans discernement de la télévision ne peut qu'abrutir et entraîner une passivité à la longue dissolvante. Mais ce que l'on est porté à perdre de vue c'est que, si l'on ne se fixe pas un certain programme de vie, en choisissant d'avance les programmes qui méritent d'être regardés, on se défendra mal contre un insidieux envahissement, on perdra des heures précieuses et on n'exploitera pas au maximum les ressources de la télévision. Wilfrid Pelletier disait un jour qu'à force d'écouter de la musique à toute heure du jour et de la nuit, l'oreille devient saturée et on ne peut plus « bien entendre » la musique. Il en va de même pour les images: à force de trop en voir on finit par les voir à moitié. Il importe donc de choisir, parmi les émissions télévisées, celles qui se recommandent par leur qualité culturelle et morale, celles qui répondent à des besoins personnels, et qu'on laisse tomber impitoyablement toutes les autres. On n'en aura que plus de temps à consacrer à ses obligations familiales, à la lecture et aux œuvres sociales. Et surtout, moins dispersé et plus recueilli, on profitera mieux des émissions qu'on aura choisi de voir, et on ne dilapidera pas, en pure perte, cette source de richesses qu'est la télévision.

Rita LECLERC

dialogue avec les livres

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Gustave Lanctot:

Histoire du Canada (tome 2)

Après avoir, dans un volume précédent ⁽¹⁾, étudié la première période de l'histoire du Canada, celle de la fondation, Gustave Lanctot donne au public, dans un deuxième volume, la deuxième période, celle de la colonisation ⁽²⁾.

La petite société canadienne commence à se stabiliser. L'administration devient régulière avec un gouverneur, représentant du roi, chargé du secteur militaire; avec un intendant qui s'occupe de la justice, de la police et des finances. Malheureusement, comme les fonctions des deux chefs de la colonie ne sont pas rigoureusement fixées, que bien des juridictions sont communes, il y aura souvent des rivalités regrettables, des chicanes puérides, qui nuiront au développement de la Nouvelle-France.

Le clergé d'alors est dominé par la grande figure de Mgr de Laval, un héros certainement et un vrai prêtre de Dieu. Un saint? Gustave Lanctot montre ses petites choses dans ses rapports avec Maisonneuve: ce qui laisse par moments une impression défavorable à l'endroit du grand évêque.

Sous la direction de Mgr de Laval, les Jésuites rêvent d'un régime théocratique, dans le genre sans doute des réductions du Paraguay. Contre cet idéal religieux, les gouverneurs reçoivent de Paris l'ordre de lutter et de ne pas permettre au clergé de sortir de son rôle. Lanctot revient souvent sur cette interven-

tion de la Cour de France en faveur de la priorité royale dans les questions de politique et d'administration.

De 1663 à 1713, des seigneuries sont créées de Tadoussac à Lachine. Et les beaux noms de la noblesse française volent et revolent dans nombre de pages. Quel honneur de se marier avec Geneviève Picoté de Bélestre!... Saluez chapeau bas!

Au milieu de ces grands titres de noblesse, de grands coups d'épée, de traites de castor, ce qui sera un jour le Canada s'organise lentement. En 1713, le territoire actuel du Québec reste à la France en même temps que son prolongement à l'ouest jusqu'aux Grands Lacs, au sud jusqu'au Mississipi et à la Louisiane, au nord jusqu'à la Baie d'Hudson. Mais le traité d'Utrecht (1713) cède à l'Angleterre Terre-Neuve et l'Acadie.

* * *

Ce ne sont pourtant pas les grands hommes qui ont manqué à la Nouvelle France! Grands hommes comme Frontenac et Talon. Frontenac, un vrai chef, surtout militaire, livrant bataille jusqu'à l'âge de 74 ans! Frontenac, avec ses défauts et son attitude « affairiste », c'est-à-dire sa manie de remplir ses poches... Grands hommes aventuriers, comme

d'Iberville, génie de la conquête; comme La Salle découvrant le premier que le Mississipi déverse ses eaux dans le Golfe du Mexique; comme Jolliet.

Il y a aussi des indésirables comme Perrot, cupide et brutal; comme Lamothe-Cadillac, le fondateur de Détroit, homme énergique mais sans scrupule, qui finira en Louisiane.

Cette période de colonisation n'aboutit qu'à un succès partiel. Tout au long de l'ouvrage, Gustave Lanctot revient sur les raisons qui ont empêché une victoire franche et décisive. On peut les énumérer au nombre de cinq:

1) Les attaques continuelles de l'Angleterre contre les Canadiens. Duel perpétuel et si intense parfois qu'on peut dire que l'histoire de la Nouvelle-France durant ces 50 ans n'est que la lutte de l'Angleterre contre la France en Canada. La paix et la guerre, ici, ont dépendu, non du Canada, mais de Paris et de Londres. Les plus petits remous de la politique européenne ont leurs effets, retardés mais certains, sur l'économie et la politique canadiennes.

2) Pour réussir, les Anglais se sont servi des Sauvages, en particulier des Iroquois qu'ils ont armés continuellement et avec lesquels ils ont fait commerce.

3) Si les Acadiens ont été vaincus, c'est surtout à cause du manque de population. Quand on songe qu'il n'y avait que 885 Acadiens en 1686 et que, tout à côté d'eux, la Nouvelle-Angleterre comptait 75,000 habitants en 1675, on comprend que les défenseurs héroïques de Port-Royal devaient succomber. L'émigration insuffisante est donc un des facteurs de la demi-défaite de 1713. Et cette remarque vaut également pour toute la Nouvelle-France.

4) La quatrième cause d'insuccès est l'incurie de Versailles. Il est certain que l'avenir du pays aurait été autre si la colonie avait toujours eu, en France, des ministres aussi compréhensifs que Colbert. Colbert disparu, Louis XIV fut trop pris par son souci d'hégémonie européenne pour pouvoir s'occuper pleinement des colonies. Il ne comprenait pas comme nous aujourd'hui l'avenir colossal de l'Amérique du Nord. Il ne savait pas que l'enjeu n'était ni plus ni moins que la langue et la civilisation française dans un pays qui deviendrait un jour le premier pays du monde. Il affirmait simplement — avec son temps — qu'une colonie n'est importante que dans la mesure où elle rend service à la mère-patrie. Il aurait dû avoir une politique à longue portée et poser souvent des gestes comme celui de l'envoi du régiment de Carignan qui affirmait la présence de la France contre les Sauvages et assurait la paix dans l'honneur.

5) Enfin, les querelles entre les hauts fonctionnaires ont souvent nui à la cause de la Nouvelle-France.

* * *

Toutes ces considérations sont disséminées, ou mieux suggérées dans et par l'ouvrage de Gustave Lanctot. Se séparant de tant de ses prédécesseurs en histoire canadienne, Lanctot n'écrit pas une thèse. Il est vraiment de la nouvelle école, de celle de Guy Frégault, de celle qui, fatigué de voir tirées en tous sens l'histoire du passé et son interprétation, ne veut plus jurer que par les faits. Des faits, rien que des faits. Les conclusions s'imposeront alors d'elles-mêmes.

On a dit et redit que l'histoire du Canada, écrite par un Canadien-Anglais, est complètement différente de celle qui est écrite par un Canadien-Français. Cela provient qu'on s'est hâté de dresser des postulats avant d'établir objectivement ce qui s'est réellement passé. Gustave Lanctot ne mérite pas ce reproche et je ne doute pas que son œuvre plaise à tous, Anglais ou Français.

Comment conçoit-il l'histoire ?

On peut dire qu'il y a actuellement deux catégories d'historiens ou deux sortes d'école. Il y a la façon française et la méthode germano-américaine.

Les historiens de l'école américaine exposent les faits, les prouvent — souvent avec un lourd appareil scientifique —, ne sollicitent pas votre confiance, mais la méritent, vous conduisent à des corollaires que vous acceptez de vous-mêmes comme eux et avec eux, des corollaires qui s'imposent. S'ils énoncent un principe, c'est qu'il est tellement évident qu'il crève les yeux. S'ils brossent un caractère, c'est que la silhouette de tel grand homme a jailli devant vous avant même que l'historien ne l'écrive.

L'historien de l'école française, au contraire, a tellement horreur de la compilation et de la sèche énumération des faits que, avant même de composer, il accomplit pour vous ce travail dans le silence du cabinet; il vous dispense de l'armature de ses références, de la nomenclature de ses innombrables sources. Les matériaux ne sont pas assemblés, mais dressés tout de suite d'après un plan prémédité dont lui seul a le secret et qui s'est imposé à lui au cours de ses recherches. Tout de suite, l'historien part dans un sens, exigeant que vous lui fassiez confiance.

Dans le premier cas — et c'est le cas de Gustave Lanctot — on a surtout de la *science*; dans le second de l'*art*. Dans le premier cas, très peu de risque de se tromper; dans le second, c'est la thèse avec ses

dangers d'interprétation personnelle, ou, comme on l'a dit, d'assouvissement.

Gustave Lanctot n'a pas conçu l'histoire comme l'apologie d'un peuple. Il n'est pas parti de cette idée, par exemple, que les Acadiens du XVII^e siècle sont des martyrs. Mais il a bien montré que si ce peuple a reçu des coups, il a su en asséner quelques-uns — et des meilleurs — aux Anglais; que si les Acadiens ont été vaincus, c'est pour les raisons énumérées plus haut.

Lanctot multiplie donc les faits à l'infini. Et il les présente d'une façon chronologique, avançant de mois en mois, d'année en année, de période restreinte à période restreinte, selon une méthode que le bon Fénelon aurait condamnée. Mais, n'en déplaise au Cygne de Cambrai, Gustave Lanctot ne déplaît pas: au contraire! Fidèle à sa technique, il ne veut pas de division arbitraire. Son œuvre y gagne en vie; les chapitres grouillent de mouvement. Evidemment, le danger de ce système, c'est que les faits importants n'ont pas assez de relief et qu'on risque de ne plus voir ce qui est essentiel. Ainsi, l'incident comique du prie-Dieu de Mgr de Saint-Vallier mijote dans le chapitre de la paix de Ryswick et la mort de Frontenac.

Mais pour qui sait lire, ce danger disparaît. D'ailleurs, l'important finit par se dégager de lui-même de l'œuvre. Car c'est l'histoire qui juge, ce n'est pas l'historien.

Ainsi, tout au long de l'ouvrage, le lecteur jette le blâme sur les coureurs de bois, sur leur recherche de l'aventure, de la vie facile et immorale. On court la traite du castor au lieu de s'arrêter pour travailler, pour construire, semer et récolter. Naissent alors des fortunes individuelles rapides au détriment de l'avenir de la colonie prise dans son ensemble.

De même, nous avons suffisamment compris les abus du trafic de l'eau-de-vie. Quelle cynique histoire que celle de ces colonisateurs chrétiens — anglais ou français — qui enivraient les Sauvages en soutirant d'eux des peaux de castor! Honte qui marque à jamais un régime, malgré les protestations réitérées des missionnaires!

D'autre fois, Gustave Lanctot donne lui-même de très nettes conclusions. On en trouve souvent à la fin des chapitres; on trouve des aperçus généraux brefs et péremptifs, l'auteur estimant qu'il les a suffisamment justifiés et prouvés. Ainsi, il écrit de Talon: « Il avait rêvé d'un royaume dont Louis XIV ne voulut pas, mais qui, grâce à lui, deviendra quelque chose de grand. Parti au profond regret de tous, ennemis comme amis, il restera le Grand Intendant, celui qui fut, après Champlain, le second fondateur de la Nouvelle-France. » (P. 80) — Et de Frontenac: « Energique et courageux jusqu'à l'audace, im-

périeux et violent jusqu'à l'insulte, Frontenac poussa la vanité jusqu'au ridicule et l'intérêt jusqu'à l'infraction des instructions royales. Dans la guerre, épaulant le soldat par le milicien et le Sauvage, il contint et refoula l'offensive anglaise, tandis qu'il domptait et supprimait la menace iroquoise. » (P.185)

Il est donc faux de soutenir que des historiens comme Frégault ou Lanctot ont tellement peur des grandes lignes qu'ils ne les tirent jamais. Non! Ce qu'ils veulent, c'est que le lecteur conclue avec eux, heureux d'être du même avis que l'historien. C'est ainsi que les quatre grands derniers chapitres, intitulés *retrospectives* (p.253-305) et celui qui a pour titre *épilogue* n'hésitent pas à broser un tableau général et récapitulatif de toute la période qui s'étend de 1663 à 1713. Alors, les faits racontés précédemment prouvent que cette période fut *une étonnante époque de croissance et d'enracinement, d'initiative et d'audace, de guerre et de vaillance* (p.274).

* * *

En conclusion, l'ouvrage de Gustave Lanctot est un livre infiniment précieux, d'utilisation facile. Le style en est vivant, mais avec la rançon du style vivant: les faiblesses, ici ou là, du style parlé. L'auteur est tellement plein de son sujet qu'il ne s'aperçoit pas des incorrections.

Surtout, *L'histoire du Canada* est un livre qui fait réfléchir. Sachant ce que nous savons, que de fois nous aurions souhaité vivre à la Cour de Versailles, au XVII^e siècle, avec notre connaissance du XX^e, conseillers du Roi-Soleil! Quand on est canadien, comment ne pas s'attrister d'être les descendants de ceux qui ont perdu la partie contre les Anglais, qui ont commencé de la perdre en 1713? Que de fois on se dit qu'il aurait fallu peu de chose pour que le cours de l'histoire s'orientât d'autre façon! Mais Gustave Lanctot ne lance pas de telles interrogations: il ne cherche pas à nous émouvoir et ne pense pas que ce soit son métier d'y répondre. Que si vous les lui posiez, il vous dirait que le dernier mot n'est pas dit et que les Français du Canada ont encore, dans un sursaut digne de la « furia francese », un rôle à jouer dans un continent où, de Québec à la Nouvelle-Orléans, ils ont donné tant de preuves d'héroïsme et de grandeur.

Paul GAY, c.s.sp.

(1) Gustave Lanctot, *Histoire du Canada*, vol. 1: *Des origines au régime royal*. Montréal, Beauchemin, 1962.

(2) LANCTOT (Gustave)

HISTOIRE DU CANADA, Vol. 2: *Du régime royal au traité d'Utrecht (1663-1713)*. Montréal, Beauchemin, 1963.
Pour adultes, mais spécialisée

Julien Green : *Partir avant le jour*

Rita Leclerc

« Ce qui importe, ce qu'il faut essayer de saisir et de bien retracer, c'est le passage de Dieu dans la vie d'un homme, et c'est ainsi que peu à peu j'entrevois le sens de ce livre. »

Après *Chaque homme dans sa nuit*, roman plein d'ombres et de lumières où l'obsession de Dieu était aussi sensible que l'obsession du mal, Julien Green nous donne, dans *Partir avant le jour* une reconstitution tout en clairs-obscur de son enfance. Ce livre n'est certes pas une autobiographie au sens où on l'entend d'ordinaire. L'auteur s'en défend d'ailleurs quand il précise son propos: « Si je n'y mettais sans cesse bon ordre, ce livre tomberait dans l'autobiographie pure et simple. Or, c'est bien autre chose que je désire. Je me propose de regarder là où je n'ai jamais tourné les yeux que par hasard, je veux tâcher de voir clair dans cette partie de la conscience qui demeure si souvent obscure à mesure que nous nous éloignons de notre enfance. Le bon grain jeté à pleine main par Dieu et le mauvais par le démon, comment tout cela poussait-il ? » (P. 67) Ce qui importe pour l'auteur, plus que d'accumuler des dates et des faits précis, c'est d'abord de se mieux connaître lui-même:

« Si je pouvais revoir et bien observer l'enfant que j'étais à huit ans, je comprendrais mieux l'homme que je suis devenu... » (P. 54) — *« Je voudrais retrouver le fil plus fin qu'un cheveu qui passe à travers ma vie, de ma naissance à ma mort, qui guide, qui lie et qui explique. »* (P. 66)

Mais ce qui importe davantage encore, pour ce croyant qu'est Julien Green, c'est d'« essayer de saisir et de bien retracer le passage de Dieu » dans sa vie (p. 34). Cet ouvrage est donc une sorte de confession où l'auteur a voulu, avec toute la lucidité, l'humilité et la sincérité dont il est capable, établir le bilan spirituel de son enfance.

En une série de petits tableaux qui ne suivent pas forcément l'ordre chronologique et se recourent même souvent les uns les autres, Julien Green nous dit ce que fut cette enfance où il y eut — lui-même ne devait le constater que beaucoup plus tard — un *avant* et un *après*.

Avant, c'est la période où, vivant sous le regard plein de tendresse de sa mère, il avait été à peine effleuré par le mal. « Je suis persuadé que tant que ma mère fut de ce monde, sa présence me garda d'une manière que ni elle ni moi ne pouvions soupçonner. » (P. 153) Benjamin d'une famille qui comptait cinq filles, Julien Green eut une enfance heureuse et choyée. Il était le préféré de sa mère qui lui vouait une tendresse enveloppante et soupçonneuse. De cette femme admirable qu'était Mme Green, il y aurait beaucoup à dire, mais il y avait, dans l'éducation qu'elle donna à son fils des erreurs dont il restera à jamais marqué. De foi protestante, Mme Green avait une croyance très vive et une vénération très pro-

fonde à l'égard de la Bible. L'une et l'autre, elle les a transmises à son fils. On ne peut, sans émotion, lire ces admirables passages de *Partir avant le jour* où Julien Green évoque sa mère, lisant la Bible à ses enfants, apprenant à Julien le Pater et les psaumes, ou lui rappelant les paroles de saint Jean sur l'amour de Dieu.

« Dans l'espace de crépuscule où je me trouvais encore, cette présence de ma mère prenait peu à peu un caractère magique, et à la distance de toute une vie, le souvenir de sa voix me fait encore battre le cœur. Lorsqu'elle venait me souhaiter bonne nuit, je me mettais debout dans mon lit et passais mes bras autour de son cou. Alors que je savais à peine articuler des mots, elle me faisait dire avec elle Notre Père en anglais. La tête sur son épaule, je répétais les paroles qu'elle disait gravement et lentement dans la chambre à peine éclairée par la lumière qui venait du salon [...] J'estropiais ces mots que je ne comprenais pas, et cependant quelque chose passait, de ma mère à moi, à travers ce murmure. L'essentiel de ce que je crois aujourd'hui m'était donné alors, dans la pénombre où parlait le plus grand amour. » (P. 19)

Le jeune Julien devait cependant ressentir les méfaits de cette tendresse trop vive que sa mère lui portait, ainsi que de cette singulière conception qu'elle avait de la pureté. Traumatisée par le souvenir d'un frère très aimé que les relations sexuelles avaient perdu, Mme Green entourait la pureté de son fils d'une vigilance d'autant plus maladroite que pour elle pureté était synonyme d'ignorance et de mépris du corps. Évoquant ses toutes premières années, Julien Green dira: « Ma mère me surveillait déjà, ayant pour certaines fautes, une horreur que je n'ai connue qu'à elle. » (P. 16) En fait, si elle surveillait son fils, ce n'était pas pour l'éclairer mais seulement pour l'effrayer par des interdits dont elle ne lui révélait pas le sens ou pour le garder dans une ignorance qui ne le rendait que plus vulnérable. N'est-il pas significatif qu'elle ait pu lever un couteau menaçant sur un innocent bambin en train d'explorer son corps, alors que plus tard elle répondra par une fin de non-recevoir à ses questions les plus sérieuses ? Une telle éducation n'allait-elle pas fatalement aboutir au danger qu'elle voulait éviter.

« L'être que j'étais alors, dira l'auteur, je le regarde aujourd'hui avec étonnement. Je le croyais si pur et il l'était sans doute, mais si près de devenir la proie de tout ce qu'il redoutait... Les photos me le font voir à la fois résolu et fragile, fier et seul, et d'une ignorance insondable qui l'expose à tous les risques. N'a-t-il pas construit avec l'aide inconsciente de sa mère des interdits qui montent jusqu'au ciel et le séparent du monde ? » (P. 126)

« La proie de tout ce qu'il redoutait... »: Julien Green le deviendra peu à peu dans la période qu'il a appelée

l'« après » de sa vie, période dont nous n'avons qu'une première partie dans cet ouvrage et qui commencera peu de temps après la mort de sa mère. Plus ou moins livré à lui-même, douloureusement sevré d'une tendresse qui lui était devenue nécessaire, en butte en même temps aux sollicitations de ses camarades de lycée, le jeune Julien se laissera prendre aux pièges du péché. Sans trop se rendre compte au début de la gravité des actes qu'il posait, il contractera des habitudes mauvaises dont, pendant de longues années, il ressentira cruellement l'esclavage.

« Pourquoi n'y eut-il personne pour me parler cette nuit-là, quelqu'un pour me mettre en garde? [...] On m'avait certes parlé du péché, du pur et de l'impur, mais jamais d'une façon précise. Ma mère, j'ai lieu de le supposer, se figurait que j'en savais suffisamment sur ce point pour ne rien faire de défendu, elle pensait que je devais savoir ce que savaient tous les garçons de mon âge, et l'extraordinaire est que je ne savais rien [...]

Le geste était humainement impossible à isoler. Sa répétition n'était plus qu'une affaire de temps. Le premier prêtre venu m'aurait fait voir en quelques minutes le danger vers lequel je courais, mais je vivais entouré de chrétiens qui se taisaient, parce qu'on ne devait pas parler de certaines choses à un jeune garçon. » (P. 153)

En octobre 1915, alors qu'il travaillait dans sa chambre, le jeune homme eut une inspiration subite qu'il attribua à sa mère et ouvrit un livre qu'elle avait dissimulé parmi des vêtements: c'était un abrégé de la doctrine catholique à l'usage des nouveaux convertis, par le cardinal Gibbons. L'effet de cette lecture fut presque foudroyant:

« Dans l'espace de dix ou quinze jours, j'avais dévoré le livre entier. Depuis le premier mot jusqu'au dernier, je crus tout ce qui était contenu dans ces pages, je le crus avec force et avec joie. Il me sembla qu'alors que je mourrais de soif, une eau fraîche m'était versée d'une source intarissable, une eau délicieuse qui répandait la joie. [...] Cette eau plus enivrante que le vin me transforma d'un seul coup, je devins catholique de désir, sans hésitation aucune, dans un immense élan vers Dieu. » (P. 159)

La vie de Julien Green connut alors une période de ferveur religieuse qui donna le change au saint religieux chargé de le préparer à l'abjuration. On reste confondu à lire toutes ces pages qui évoquent les relations du Père X et du jeune converti: dans quelle équivoque, lourde de conséquences, peut parfois se faire une direction spirituelle quand le directeur n'est pas assez perspicace et le dirigé trop peu ouvert! Par là s'explique peut-être que la conversion de Julien Green, si elle fut sincère, ne fut guère très profonde et durable. Il fut vite repris par l'esclavage de ses habitudes mauvaises et se gava de mauvaises lectures. La fin du livre nous laisse de lui une assez inquiétante image de jeune homme qui, tout en affichant une foi orgueilleuse et fanatique, pourrissait de l'intérieur par de secrètes et dégradantes compromissions.

* * *

Cet ouvrage dont ce résumé ne donne qu'un pâle aperçu, est, du point de vue littéraire, une œuvre de maître. Sous la spontanéité apparente du récit, on de-

vine aisément l'art de l'écrivain. Ces souvenirs d'enfance qu'il nous livre au fur et à mesure qu'ils se présentent à sa mémoire, il les raconte avec un rare bonheur, dans cette langue très pure et d'une sobre élégance qui est la sienne. Il y a, dans la première partie de l'ouvrage surtout, qui est la meilleure, bon nombre de petits tableaux admirablement réussis, tels par exemple, celui du petit Julien écoutant sa soeur Mary jouer des sonates de Mozart, ou celui du bambin en visite au temple et prenant pour siège le précieux haut-de-forme de son père, etc. Nous savons gré à l'auteur d'avoir conservé à ses souvenirs d'enfance tout le mystère dont ils étaient entourés, car il est très vrai que « la vie des enfants telle qu'ils se la rappellent est pleine de points d'interrogation » (p. 93). Nous lui savons surtout gré d'une sincérité qui ne pouvait pas ne pas être coûteuse à cet orgueil que chacun porte en soi; lui-même le confesse d'ailleurs: « c'est maintenant qu'il me faut de la fermeté pour continuer ce récit, mais il faut se taire ou tout dire, si l'on veut se faire comprendre » (p. 151). Cette sincérité est par ailleurs pleine de pudeur et de discrétion et l'on chercherait en vain une page choquante dans ce livre où pourtant tant de scènes laides sont forcément décrites.

Confession très touchante et très douloureuse, admirablement écrite. *Partir avant le jour* inspirera certes les commentaires des psychologues, mais elle donnera surtout à réfléchir aux parents, aux éducateurs et aux directeurs de conscience. De précieuses leçons se dégagent de ce livre, formulées ou non par l'auteur: v.g. sur les enfants trop sages qui sont parfois la meilleure proie du « malin », sur la haine qui souvent s'apprend à l'école et qui ne peut qu'empoisonner l'âme des enfants, etc. Comment ne pas citer cette page très belle et qui exprime une profonde vérité:

« Dieu parle avec une extrême douceur aux enfants et ce qu'il a à leur dire, il le leur dit souvent sans paroles. La création lui fournit le vocabulaire dont il a besoin, les feuilles, les nuages, l'eau qui coule, une tache de lumière. C'est le langage secret qui ne s'apprend pas dans les livres et que les enfants connaissent bien. A cause de cela, on les voit s'arrêter tout à coup au milieu de leurs occupations. On dit alors qu'ils sont distraits ou rêveurs. L'éducation corrige tout cela en nous le faisant désapprendre. On peut comparer les enfants à un vaste peuple qui aurait reçu un secret incommunicable et qui peu à peu l'oublie, sa destinée ayant été prise en mains par des nations prétendues civilisées... » (P. 33)

Il y aurait une comparaison à établir entre *Partir avant le jour* et les *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir. Ces ouvrages qui s'apparentent par tant de côtés ont été écrits dans un éclairage bien différent: la foi chez l'un, l'athéisme chez l'autre. Un monde les sépare.

(1) GREEN (Julien)

PARTIR AVANT LE JOUR. [Paris] Bernard Grasset [1963]. 221p. 20.5cm. (Réimprimé au Canada par Le Cercle du Livre de France)

Appelle des réserves

Notices bibliographiques

Littérature canadienne

Psychologie

GENDRON (Lionel)

QUEL EST VOTRE QUOTIENT PSYCHO-SEXUEL?
Préface de Guy Poisson, p.s.s.
Montréal, Les Editions de l'Homme, 1963. 159p. 20cm.
\$1.00

Appelle des réserves

Faut-il attacher une grande importance à la sexualité? Selon l'Auteur, trop d'époux n'ont pas reçu assez de renseignements sur ce point. Ce livre peut donc leur rendre de grands services. Cependant, il est à craindre qu'un certain nombre de lecteurs tombent dans l'anxiété en considérant tous les dangers dont ils sont menacés. De plus, une spiritualité conjugale plus intense et la réception plus fréquente des sacrements sont souvent nécessaires à la solution des problèmes conjugaux; l'auteur garde malheureusement le silence sur ces points. Par ailleurs ses conclusions sont conformes à la morale chrétienne.

L.-M. B.

Religion

CHIASSON (Hélène)

PREMIERE PRESENTATION DE DIEU AU TOUT-PETIT. Montréal, Fides [1963].
128p. 20cm. \$2.00

Pour tous

Dans sa préface au livre d'Hélène Chiasson, *Première présentation de Dieu au tout-petit* que Fides

vient de publier, M. l'abbé Jacques Laforest de l'Institut Catéchétique de Québec écrit ceci: *Le renouveau catéchétique chez nous est encore très pauvre du côté de la catéchèse familiale, surtout celle qui s'adresse aux tout-petits. Le malheur, c'est qu'on ne s'en rend pas suffisamment compte. Pour ce qui est de la catéchèse à l'âge scolaire, il faut déjà regretter que notre effort de renouveau de la catéchèse se soit développé en marge de la famille. Une maman me disait un jour: « Si je veux aider mon petit garçon à approfondir le catéchisme qu'il reçoit à l'école, il va falloir que je retourne moi-même à l'école. Je ne m'y retrouve plus! » Renouvelant notre catéchèse, nous avons pensé à l'école, parfois à la paroisse. Nous avons veillé à la formation des maîtres, et nous avons travaillé à renouveler leurs instruments de travail. Mais les parents?*

Il y a là, en effet, une anomalie regrettable. Car l'éducateur pourra tenter de développer en l'enfant qui commence l'école le sentiment de Dieu, nécessaire à sa formation religieuse; celle-ci demeurera imparfaite tant que les parents n'auront pas appris les rudiments d'une catéchèse, applicable dès que le tout-petit s'éveille à la vie de l'intelligence.

C'est un principe fondamental de l'éducation familiale que l'enfant doit d'abord recevoir les premiers éléments de la connaissance de Dieu dans les toutes premières années de sa vie. C'est la logique même. Une maman ne peut pas ne pas parler de Dieu à son petit. Dès l'âge de trois ans environ, quand commence la ritournelle des questions enfantines, la mère éprouve le besoin d'entrer le nom de Dieu dans ses réponses. *Qui a fait le*

ciel? Qui a fait papa et maman? Qui a fait Jean? Pourquoi qu'il pleut? Pourquoi poussent les fleurs? Pourquoi je dis merci? Autant d'occasions propices qui servent à la maman pour introduire dans le cœur et l'intelligence de son petit, une image de « Dieu vivant et proche (présence bienfaisante au moment des joies, des peines, des craintes) et aussi sa grandeur (par l'admiration de ses œuvres dans la nature et par la prise de conscience de son autorité sur la vie et la mort) ».

Bien peu de mamans cependant savent parler de Dieu à leurs petits. Elles s'imaginent qu'il faut le rapetisser à la taille de l'enfant pour que celui-ci puisse comprendre. C'est ainsi qu'il est question du *petit Jésus, du doux Jésus, du Bon Dieu* alors que l'enfant très tôt doit considérer Dieu dans sa Majesté, sa puissance « pour amorcer dans les profondeurs de son subconscient » le sens du Dieu vivant et Très-Haut. Il faut que l'enfant sache, tout petit, que ses parents, comme lui-même, ont besoin de Dieu. Dieu, pour l'enfant, ne doit pas demeurer l'Enfant-Jésus de la crèche mais prendre — selon les explications adaptées aux circonstances par les parents — le visage adulte d'un Père, d'un Dieu tout-puissant.

Il y a encore dans nos familles une façon de présenter Dieu au petit enfant beaucoup trop puérile, trop sentimentale, parfois absolument fautive. Ainsi, par exemple, quand la mère ose apporter à l'appui de son autorité celle d'un Dieu justicier ou « punisseur »: *Tu fais de la peine à Jésus; si tu n'écoutes pas, Jésus va pleurer, Jésus te punira.* Effroyable attitude, excusable uniquement par une ignorance qui n'a plus sa raison d'être.

Le livre de Mlle Chiasson vient à son heure. Harmonisé au renouveau catéchétique canadien actuellement en vigueur dans la plupart de nos institutions d'enseignement primaire, il ouvre des horizons inconnus aux parents qui souhaitent donner à leurs enfants un enseignement religieux préscolaire. Enseignement si nécessaire, tellement précieux que M. Laforest écrit à ce sujet: *Si les catéchistes de l'école devaient se résoudre à être privés de la collaboration des parents à l'une ou l'autre époque de l'évolution des enfants, tous vous diront qu'ils préféreraient en être privés au temps de l'âge scolaire plutôt que dans les années de la petite enfance, celles qui précèdent l'école. Le dommage serait moins grand et moins irréparable.*

Mlle Chiasson nous donne avec *Première présentation de Dieu au tout-petit* l'un des meilleurs ouvrages du genre au Canada; un livre que tous les parents devraient lire pour mieux prendre conscience de leurs responsabilités quant à l'éducation religieuse de leurs tout-petits.

Julia RICHER

Littérature

EN COLLABORATION

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS. Tome XV. Montréal [s.é.] 1963. 336p. 20.5cm.

Appelle des réserves

Ce tome continue la formule habituelle des *Ecrits*: l'éclectisme.

André Laurendeau présente un fantaisiste et énigmatique téléthéâtre, *Marie-Emma*; le cadre de cette pièce est le vieux Montréal d'avant la première grande guerre.

Monique Bosco nous livre quelques poèmes intimes où elle exhale les plaintes du cœur.

Dans l'extrait d'un essai, Paul Beaulieu présente les œuvres de Katherine Mansfield, sa philosophie de la vie, ses mérites littéraires, tels qu'un « sens aigu d'observation, un don de créer des personnages vrais, une nécessité de communion

avec les êtres et la nature qui se reflète dans ses nouvelles par une atmosphère de ferveur et de poésie » (p. 199s.), surtout le renouvellement qu'elle apporte à l'art de la nouvelle.

Histoire de rat, de Jean-Marie Courtois, est un conte plus ou moins pittoresque qui offre l'histoire d'un rat voyageur qui, grâce aux bateaux, a pu visiter cinq continents.

J'ai particulièrement apprécié l'étude technico-sociologique de Gérard Bergeron sur l'hypothèse plausible des cycles de la guerre froide, faite des états de tension et de détente, ainsi que le roman de Minou Petrowski, *Un été comme les autres*. Ce « roman », qui me paraît plutôt une longue nouvelle, manifeste une langue sûre et précise, une grande habileté dans la conduite du récit, l'art de maintenir le « suspense » jusqu'à la fin.

Romain LEGARE, o.f.m.

N.B. Cet ouvrage appelle de légères réserves à cause de la nouvelle Un été comme les autres dont le thème est assez délicat.

GAGNON (Maurice)

L'INSPECTEUR TANGUAY. Meurtre sous la pluie. Montréal, les Editions du Jour [1963]. 110p. 19.5cm. (Coll. *Roman policier canadien B-1*)

Pour adultes

L'inspecteur Tanguay, à la radio, captive des milliers d'auditeurs. Nul doute que ceux-ci voudront le retrouver dans *Meurtre sous la pluie* que les Editions du Jour viennent de publier.

Maurice Gagnon est ici à son meilleur. Le dialogue vif, les situations corsées, la physionomie haute en couleurs de l'inspecteur Tanguay donne à cette aventure un rythme qui plaira énormément aux amateurs de romans policiers.

On pourrait peut-être reprocher à l'auteur de trop dévoiler ses procédés dès le début et de nous donner, en somme, la clé du mystère aux toutes premières pages du ro-



Maurice GAGNON

man. Il n'en reste pas moins que le récit garde un intérêt du commencement à la fin.

Les Editions du Jour nous promettent une collection entière du genre. C'est un fait que celui-ci n'a guère eu la faveur de nos écrivains. La formule est cependant rentable et fort intéressante puisque le roman policier est le délassément favori de toute une classe de lecteurs. Plusieurs le croient indispensable à leur horaire, sinon quotidien, du moins hebdomadaire.

On nous prédit que Maurice Gagnon écrira plusieurs ouvrages de la collection. Bravo! car dans ce genre, il est vraiment doué!

Julia RICHER

THERIAULT (Yves)

LE GRAND ROMAN D'UN PETIT HOMME. Montréal, Les Editions du Jour [1963]. 143p. 20.5cm. (Coll. *Les Romanciers du jour*) \$2.00

Pour adultes

On ne reprochera guère à Yves Thériault de ne pas se renouveler.



Yves **THERIAULT**

Son dernier roman, publié aux Editions du Jour, *Le grand roman d'un petit homme* en est la preuve récente.

Yves Thériault imagine cette fois un procédé littéraire original. Il recueille sur ruban magnétique les confidences de son héros et chaque chapitre porte le numéro d'une bobine. Cela crée une atmosphère volontairement cahotique qui oblige le romancier à morceler ses thèmes mais donne au lecteur l'avantage de se reprendre, d'écouter en somme comme on fait pour un enregistrement sonore.

Et ce n'est pas désagréable ! Le lecteur accepte mieux ainsi les faiblesses du récit, ses fléchissements qui peuvent passer pour de la couleur locale, le romancier souhaitant laisser parler son personnage principal et refusant de retoucher les confidences de ce barbier de village aux aspirations multiples et contradictoires.

De petits portraits, une intrigue discrète, des descriptions de mœurs canadiennes font de ce roman un divertissement qui a dû procurer à son auteur énormément de plaisir.

Sans grande importance, *Le grand roman d'un petit homme*

s'ajoute toutefois avec profit à l'œuvre d'un romancier qui ne cesse d'évoluer et de produire.

Julia RICHER

BASILE (Jean)

LORENZO. Roman. Montréal, Les Editions du Jour [1963]. 120p. 21cm (Coll. *Les Romanciers du Jour*) \$2.00.

Appelle des réserves

Lorenzo se situe dans le genre de l'anti-roman. L'auteur montre l'absurdité de la vie par l'absurdité de son récit, si récit il y a. Ce n'est pas une suite logique d'événements, ni une étude approfondie de caractères. Lorenzo lui-même n'est pas un être en chair et en os. « Lorenzo... Lorenzo ? C'est tout ce qui n'existe pas »¹ lit-on à la page 18.

Mais ce qui n'existe pas, continue un des personnages, peut être dangereux. C'est le mirage de la vie dont nous ne percevons que les apparences. C'est l'irréel. « La vie, hélas ! est le pire chaos. » (P. 113) « Ce que nous trouvons pourrait bien être ce que nous cherchions. Mais nous ne le savons pas... Je sais une chose seulement. La voilà : tous les gens, toutes les choses que j'ai vus ne sont que des ombres. Des vapeurs, des nuages nocturnes, des rêves. Soufflez dessus et si forts, si beaux, si vrais puissent-ils paraître, ils se dissipent à tout jamais » (Pp. 114, 115) Et plus loin : « Ferme les yeux, les oreilles, la bouche, les narines, les doigts, ferme l'esprit, vide tes entrailles. Le monde n'existe pas. » (P. 118)

Avec une si profonde philosophie, le sentiment qu'on appelle l'amour sera fort malmené. A l'affection de Ken qui joue au dur (on se demande pourquoi), Cybèle, sachant l'inanité de tout mouvement d'un être vers un autre être, ne répondra pas et préférera se noyer.

Rien n'est donc fixé et réglé ici-bas; tout semble désaxé. Le livre touche à tout, d'une façon symbolique, mais absolument désabusée. Pour mieux accentuer le désordre qui paraît être l'image de la vie, il y a tout un chapitre, celui où Albert et Dany s'habillent en femmes la nuit, qui n'est là que pour ajouter à l'incohérence du récit.

Philosophie peu profonde, superficielle, affirmations brillantes, mais non digérées, Lorenzo contient cependant de fort belles descriptions de la nature, des phénomènes qui « paraissent ». Et pour cause: le roman cherchant, à la façon de l'anti-roman, à nous incorporer à la nature d'une façon mystique et païenne. (On regrette qu'il ait « incorporé » 4 grosses fautes d'orthographe: « ce qui reposaient son esprit » (p. 33), « ouïe-dire » (p. 79), « elle courerait jusqu'au fleuve » (p. 99), « ils se jetaient » (p. 109). Ces fautes sont inadmissibles dans une mince plaquette.)

Lorenzo ne plaira pas au public. Trop à l'image de la poésie moderne qui procède par sensations successives, il n'a pas rendu avec puissance le mystère de l'inanité de toutes choses, le superficiel qui, seul, pense-t-on, peut être atteint, les fantasmagories de l'existence. *Lorenzo* est un pâle exercice sur le néant.

Paul GAY, c.s.sp.

(1) C'est nous qui soulignons.

Avez-vous commandé votre tome relié de
LECTURES ?

Littérature étrangère

Religion

PAUL de TARSE

SYNOPSIS DES ÉPÎTRES.
Traduction et lettre-préface du chanoine E. Osty. Paris, Editions universitaires [1962]. 274p. 21cm. (Coll. Nouvelle Alliance)

Pour tous, mais spécialisé

On sera sans doute surpris par ce titre « synopsis » appliqué aux épîtres de saint Paul. On est plutôt habitué de le voir mentionné à propos des trois premiers Évangiles, dits « synoptiques. » Nous savons qu'ils racontent à peu près les mêmes événements de la vie du Christ, avec des variantes plus ou moins importantes. Pour mieux faire ressortir les ressemblances et les différences, on met en colonnes parallèles les divers textes des Évangiles. Mais peut-on faire la même chose pour les épîtres pauliniennes ? Aurait-on affaire à des récits parallèles ?

De fait, l'Auteur du présent ouvrage a plutôt voulu grouper sous une même rubrique les passages des lettres qui traitent d'un même thème. Le texte complet des épîtres a été réparti à l'intérieur de douze chapitres, comme *Vie de l'Apôtre, Doctrine de la justification, Le salut par Jésus-Christ, etc.*; chaque chapitre est subdivisé en numéros qui donnent une vue organique de l'enseignement de l'Apôtre sur le sujet donné.

Inutile de dire que ce travail rendra d'innombrables services aux exégètes pauliniens, aux professeurs de dogme, aux prédicateurs et aux catéchètes. Toutefois il leur faudra

restituer le contexte de chaque passage pour saisir toute la portée de la pensée de Paul.

La traduction du chanoine Osty, pour autant que nous pouvons en juger, est de grande qualité.

G. C.

SAL (Meyer)

LES TABLES DE LA LOI.
Principes et rites du Judaïsme originel. Paris, La Colombe [1962]. 221p. 21cm.

Pour adultes, mais spécialisé

Le rabbin, M. Sal, nous donne une étude de la loi israélite. Il suppose que tous ces codes de lois répartis dans le Pentateuque ont Moïse pour auteur. Il ne s'attachera donc pas à la critique littéraire et historique des sources pour établir l'évolution qu'aurait pu suivre la loi dans son évolution.

De plus, ses méthodes exégétiques sont celles d'une certaine école rabbinique où le symbolisme religieux pénètre tellement le texte sacré que les lettres mêmes des mots prennent un sens propre. Il faut avouer que rares sont ceux qui acceptent, à l'heure actuelle, une telle méthode de travail.

G. C.

Littérature

AMIR (Aharon)

LES SOLDATS DU MATIN.
Traduit de l'hébreu. Paris, Ed. du Seuil, 1961. 256p. 20.5cm.

Appelle des réserves

Les soldats du matin met en scène une famille israélienne qui vit au moment de la naissance de

l'Etat d'Israël. Yédoudah, Ester, Yonathan Sharon incarnent le type de famille ordinaire, dont l'existence est ponctuée par la succession banale des jours plus que par celle d'événements extraordinaires. Il y a dans le récit un fait exceptionnel: la mort tragique de Tsion Nahmias, ami de Yédoudah, tué par les Anglais.

L'intérêt principal de l'œuvre découle de la capacité d'analyse de l'auteur. Ses personnages réfléchissent, et ils le font tout haut, nous livrant ainsi leur évolution intérieure, leurs luttes, leurs appréhensions, leurs calculs. L'amour de Yédoudah et d'Ester est de cette manière particulièrement bien présenté. On les voit bâtir continuellement leur amour à travers les menus échanges quotidiens.

L'œuvre est présentée à la manière de plusieurs romans nouvelle vague: longues, très longues phrases, parfois sans aucune ponctuation ou arrêt quelconque. Le procédé a sa valeur: il suggère la continuité, la fluidité de la pensée dont les parties se suivent à la manière des séquences d'un film.

De l'ensemble de l'œuvre se dégage une philosophie, celle de la valorisation du moment présent. Le contexte historique dans lequel se déroule l'action en est un d'instabilité: celui de la naissance douloureuse de l'état d'Israël. Les personnages, pourtant, ne s'inquiètent pas de l'avenir. Pour eux, le présent compte avant tout. L'avenir? leur confiance, leur détermination présentes constituent une garantie qu'il leur sera favorable.

Guy LE HOUILLIER, c.s.c.

N.B. Cet ouvrage où les mœurs sont assez libres et où la foi religieuse est morte, appelle des réserves et ne convient qu'aux lecteurs formés.

MURCIAUX (Christian)

LES FRUITS DE CANAAN.
Paris, Plon. 256p. 19cm.

Pour adultes

Un groupe d'Anglais Puritains vient s'établir en Nouvelle-Angleterre. Parmi eux, un homme influent, Sir Nathaniel Wilkinson et sa fille Sarah se distinguent par la pureté de leurs mœurs et leur attachement à la personne de Cromwell.

Le roman fait revivre les événements qui marquent la naissance d'une colonie: lentement, péniblement, celle-ci s'installe grâce au travail persévérant des colons, à leur courage en face des Indiens.

L'action se déroule à un rythme rapide: les événements se suivent avec peu de préparation pour l'esprit du lecteur; les personnages apparaissent et disparaissent ensuite très tôt: Sir Nathaniel meurt dès le début de l'œuvre; George Murray meurt assassiné; Ralph et Emily sont massacrés par les Indiens; le pasteur Jonathan est mis à mort par la justice.

Au-dessus d'eux s'impose l'image de Sarah Wilkinson. Sarah est une « pure ». Au milieu de toutes les fractations humaines qui tissent la vie des colons, Sarah apparaît comme un personnage auréolé, retiré. Elle a une passion profonde: la Parole de Dieu. Elle la lit, s'en nourrit continuellement, au point de s'en imprégner et d'acquérir une sorte de réflexe biblique. Les événements pour elle ont tous, importants ou non, une coloration biblique:

« Dans le Jardin des Wilkinson, Sarah et Samuel, la tête renversée, regardaient cette immense migration. C'était la première fois que des pigeons survolaient le village en formation aussi compacte. Une vague frayeur prenait Sarah comme si la fuite concertée de tous

ces oiseaux annonçait un nouveau déluge. » (P. 110)

L'origine de cet amour de la Bible? On la trouve chez Sir Nathaniel, lui-même ardent apôtre de la Parole; et aussi, dans un désir chez Sarah d'échapper au monde ambiant en se réfugiant dans la Bible.

« Elle [Sarah] gardait sa redoutable familiarité avec les grandes figures de la Bible, les souverains coupables de l'Angleterre et ces Justes que Dieu suscite à l'heure où triomphe le Malin. Sans remords, il [Samuel] écoutait cette fille des Puritains exalter un Dieu farouche. Elle avait échappé ainsi à la médiocrité d'une existence villageoise, au mensonge et à la pauvreté de toute vie. » (P. 159)

Cette présence continue du Livre dans l'existence de Sarah Wilkinson y amène celle de Dieu. Mais il s'agit d'un Dieu sévère, austère, que l'on prie avec crainte et tremblement, et dont l'attitude frise l'indifférence. Plus que cela, il s'agit d'un Dieu dont il faut redouter la vengeance si on l'a offensé.

« Elle abaissa sur lui son regard. Ses yeux étaient pleins de larmes comme au jour où elle lui avait annoncé l'espoir d'une descendance. La même pensée s'imposait muettement à eux. Dieu poursuivrait jusqu'au bout sa vengeance. Le châtement qui frapperait la concupiscence de George serait plus terrible que la lettre rouge, l'exposition au pilori ou le fouet dont on punissait les adultes sur la grand'place de Boston. » (P. 57)

Aussi, l'atmosphère de l'œuvre demeure-t-elle tendue. L'espérance perce difficilement à travers les efforts humains de Sarah, de George, de Thomas Burrow, de Samuel. Paradoxalement, le Dieu des Puritains, objet de leur culte, est en

même temps objet de leur crainte et les écrase.

L'œuvre prend sa valeur dans la personnalité que l'auteur a su donner à Sarah Wilkinson, à Thomas Burrow, à Jonathan, pasteur-assassin. Mentionnons aussi la qualité de la reconstitution historique.

Guy LE HOUILLIER, c.s.c.

THIEBAUT (Marcel)

ENTRE LES LIGNES. [Paris] Hachette [1962]. 283p. 20cm.

Pour adultes

Ce livre m'a plu pour deux raisons surtout. La première c'est qu'il y a dans ce livre un très beau chapitre sur les *Mémoires intérieures* de François Mauriac, et tout ce qui touche cet écrivain m'intéresse. Encore que je ne m'accorde pas avec l'auteur lorsqu'il écrit que « l'attrait majeur de cet ouvrage c'est le style » (p. 231). Je suis peut-être trop chatouilleux, mais cet « attrait majeur » me choque un peu. Bien sûr le style de Mauriac m'enchanté toujours, mais combien plus j'aime sa pensée.

Deuxièmement, Henry de Montherlant reçoit une volée de bois vert qu'il mérite bien. Marcel Thiébaud n'a pas la férocité de Mauriac, mais le titre seul du chapitre, « Montherlant et le mépris », en dit long sur sa pensée. On le sent blessé par l'attitude orgueilleuse et mensongère de cet auteur. Je ne me réjouis pas de la dure leçon infligée à Montherlant, mais sa nocivité est telle qu'il faut le dire hautement. Qu'il soit un très grand styliste, nul ne le conteste, mais il n'est que cela. Le mensonge de Montherlant on le trouve dans *Le Maître de Santiago* et dans *Port-Royal*, et plusieurs lecteurs non avertis pourraient voir en lui un auteur chrétien. Selon le mot de Julien Green, je crois, il joue

avec la Grâce. Ce n'est pas très beau, on l'admettra sans peine. Montherlant, et l'auteur a raison, est « violemment anti-chrétien » (p. 51). Les quelques textes cités par Thiébaud sont très révélateurs à ce sujet. De plus son culte du moi est poussé jusqu'à l'insolence. Comment après cela admirer un tel écrivain ?

Il y a aussi dans ce livre de belles pages sur Claudel « un grand génie baroque » (p. 255). On lira en particulier ce qu'il dit de l'aver-sion de Claudel pour Victor Hugo, le maître « auquel il ressemble, mais qu'il n'égale pas » (p. 253). Peut-être; mais les deux restent très grands, et toute discussion à ce sujet risque de tourner en querelle byzantine.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

MAIRE (Gilbert)

LES INSTANTS PRIVILE-GIES. Préface de Jean Guilton. [Paris] Aubier [1962]. 446p. 23cm. (Coll. *Philosophie de l'esprit*)

Pour adultes

Il faut beaucoup de courage pour lire cet ouvrage. S'il n'y avait que le nombre de pages — plus de quatre cents — passe encore ! Mais ce qui m'agace c'est le manque de clarté, causé à mon avis, par un mélange philosophico-litté-raire. La littérature et la philoso- phie sont deux genres bien diffé- rents pourtant ! Je n'aime pas beaucoup, par exemple, les criti- ques dramatiques de Gabriel Mar- cel, la littérature et la philosophie formant une macédoine indigeste pour le lecteur. Gilbert Maire a voulu nous convier à une « prome- nade autour d'une bibliothèque et parmi ses souvenirs » (p. 412). Je le regrette beaucoup, mais cette promenade m'a bien ennuyé.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

Histoire

LEROY (Alfred)

LA CIVILISATION FRAN- ÇAISE DU XIXe SIECLE. [Tournai] Casterman, 1963. 434p. 20cm. (Coll. *Lumières de l'Histoire*)

Pour tous

Il y a plusieurs années, Léon Daudet essayait de montrer, dans un ouvrage, la stupidité du XIXe siècle. Heureusement on ne lit plus Léon Daudet. Il ne s'agit pas de cacher les erreurs et les faiblesses de cette époque, et l'auteur du pré- sent livre est très honnête à ce sujet. Mais ce siècle fut par bien des côtés un des plus grands que la France ait connu. Pensons seule- ment à la richesse de la littérature française durant ces cent années. Le tableau d'ensemble que nous présente Alfred Leroy est très ob- jectif et c'est la qualité majeure de son livre. Une chronologie des principaux événements et une bi- bliographie complètent ce travail.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

Biographie

PERNOUD (Régine)

JEANNE D'ARC PAR ELLE-MEME ET PAR SES TEMOINS. Paris, Editions du Seuil [1962]. 329p. 20cm. Relié.

Pour tous

Un livre sur Jeanne d'Arc, signé par Régine Pernoud, ne peut passer inaperçu. Cette femme histo- rien est un spécialiste du moyen âge, et les mœurs et les coutumes de l'époque lui sont familières. Prenons un exemple entre autres. Plusieurs écrivains ont émis l'hy- pothèse que Jeanne d'Arc était un enfant illégitime. L'auteur qui a étudié à fond toutes les pièces du procès nous montre bien que cette supposition est fautive; elle ne

repose sur aucun document et ne peut être admise parce que con- traire aux lois de la méthode histo- rique.

En conclusion de son livre l'au- teur établit la distinction fonda- mentale en histoire entre les faits historiques et l'interprétation de ces faits. Le Père Donceur, jésuite, s'accorde avec Michelet, anticlérical, sur les événements de l'histoire de Jeanne d'Arc. Mais, est-il besoin de le dire, l'interprétation n'est pas la même chez les deux écrivains. Il y a aussi l'apport du surnaturel qui est tel, dans cette histoire, que beaucoup d'événements ne peu- vent être expliqués rationnellement. La phrase du cinéaste Robert Bresson citée par l'auteur est très juste: « On n'explique pas la gran- deur, on tente de s'accorder avec elle. » (P. 330)

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

HOURLIN (Georges)

SIMONE DE BEAUVOIR ET LA LIBERTE. Paris, les Editions du Cerf [1962]. 188p. 18cm. (Coll. *Tout le monde en parle*) \$2.00

Pour adultes

« Simone de Beauvoir c'est la bien-pensante devenue athée, c'est



Georges HOURLIN

la femme orgueilleuse qui a rejeté toutes les servitudes, et qui en donne, avec talent, les raisons. Elle s'est voulue libre. Elle l'a été. Elle a fait une œuvre importante. Comment ne serait-elle pas écoutée ? Simone de Beauvoir est connue, très connue. [...] Elle est le type de la femme indépendante, de la femme moderne, de la femme qui fait sa vie et qui veut aider les autres à se libérer » (P. 11)

C'est ainsi que M. Georges Hourdin, directeur de l'excellent périodique français *Informations catholiques internationales*, se disant « existentialiste chrétien », présente l'existentialiste athée, Simone de Beauvoir, disciple et compagne de Jean-Paul Sartre.

En ce petit livre révélateur, intéressant et dynamique, l'Auteur analyse l'œuvre et les idées de Simone de Beauvoir, à partir de la conception existentialiste de la liberté qui est la sienne, considérée comme étant l'élément essentiel de la condition humaine. Il étudie cette pensée, à la manière d'un journaliste engagé et non point d'un critique littéraire. Il expose loyalement la philosophie de la liberté selon Simone de Beauvoir et il défend aussi les idées auxquelles il croit. Quand il est d'accord avec elle, il le dit; quand il est en désaccord, il le dit également. Pour le reste, il la traite fraternellement comme il traite tout le monde.

Née d'un père catholique, mais non pratiquant, d'une mère religieuse et puritaine, Simone de Beauvoir n'a connu qu'une caricature du christianisme; elle s'est fait de Dieu et de la révélation une idée fautive; c'est ainsi qu'à quinze ans, elle a choisi d'être athée; elle a rejeté Dieu « parce que l'existence de celui-ci une fois reconnue limite la liberté foncière de l'homme, qui est pour elle sacrée, puisqu'elle précède tout le reste, même la raison, même la volonté » (p.38).

Après sa rupture avec Dieu, elle a décidé de vivre, d'être libre; elle a conquis sa liberté contre sa famille et sa religion; elle a voulu « se perfectionner, s'enrichir, s'exprimer dans une œuvre qui aiderait les autres à vivre » (p.65). Elle s'est

adonnée à l'art d'écrire comme à un absolu. Elle a voulu être un écrivain significatif. Elle vulgarise le système philosophique de Sartre. Elle y prêche l'existentialisme athée comme donnant la pleine mesure à chaque destin lorsque celui-ci est vraiment voulu, choisi et libre. Elle est pour sa part une moraliste et une romancière de talent dont l'œuvre, croit-elle, peut aider les autres à se réaliser. (1) Cette femme volontaire, douée d'un cerveau magnifique, d'une sensibilité violente et passionnée, aurait pu devenir, orientée autrement, une Thérèse d'Avila, une Catherine de Sienne, ses sœurs de race devant lesquelles on sent que fléchit son anticléricalisme.

Dans différents chapitres, M. Hourdin expose la conception de la liberté chez Simone de Beauvoir, la conquête de la liberté, la liberté de la femme, la liberté politique.

L'Auteur ne se laisse pas ébranler, tout en reconnaissant ses mérites, par la science et l'art de Simone de Beauvoir. Puisque celle-ci et Sartre nient la réalité métaphysique, puisqu'ils sont « orphelins de Dieu »

(dernier chapitre), qu'ils n'ont jamais rien compris à la charité, leur conception de la liberté est irrémédiablement tronquée. « La liberté existentialiste et athée ne se trouve de raison d'être que dans la lutte contre l'oppression politique, parce qu'elle méconnaît la simple action d'aimer les autres et de les atteindre au delà de leur facticité. » (P.188) Dans la perspective chrétienne, la liberté procède de Dieu et y mène quand on sait en faire usage. « Nous croyons naturellement, conclut l'Auteur, que c'est nous qui avons raison avec saint Jean, avec saint Paul, avec le Christ, et que là, dans la charité, dans l'ouverture au surnaturel, se trouve la raison d'être de la liberté humaine, de son étrange fécondité et de son pouvoir unitif. » La liberté ! Pour quoi faire ? « Pour aimer les autres, tumultueusement, follement à travers les projets de toute une vie. » (P.188)

Romain LEGARE, O.F.M.

(1) Deux des ouvrages de Simone de Beauvoir sont à l'Index (Les Mandarins et Le deuxième sexe). Les autres doivent être réservés à des lecteurs très avertis.

Fides présente

LES ALBUMS DE L'ARC-EN-CIEL

La Bible présentée aux enfants par fragments illustrés.

3 titres :

ZACHÉE LE PUBLICAIN

L'ÂNE DE BALAAM

LE JEUNE DAVID

Chacun \$0.69

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal

littérature de jeunesse

BUSSIERES (Simone)

LES FABLES DES 3 COMMERES. Illustrations de Laurent Bédard. Québec, Garneau [1962]. 32p. ill. 20cm. Relié.

Pour enfants

Trois historiettes bien amusantes pour divertir les apprentis lecteurs: une famille de chiens qui adopte une famille de chats, un chat abandonné qui quête l'amitié d'une souris, un petit canard qui veut se faire aussi beau qu'un paon... Fantaisie et humour dans l'affabulation, leçon éducative adroitement servie, dessins fort drôles: toutes ces qualités font de cette brochure un excellent ouvrage pour enfants.

R. L.

BOLAND (Suzanne)

LA PETITE DONATRICE. [Bruges, Desclée de Brouwer, 1962]. 46p. ill. 18.5cm. (Coll. *Albums du petit berger*) Relié.

Pour enfants

Elle ne manque pas d'originalité cette histoire d'une petite fille, personnage d'un tableau célèbre, qui s'évade de temps à autre de son cadre pour courir dans les rues de la ville, et qui réussit à encourager le talent d'un jeune peintre. Mais il est à craindre qu'elle soit beaucoup trop compliquée pour les enfants, et qu'ils ne comprennent pas grand-chose à la signification de ce conte.

A. C.

CHABOT (Cécile)

CONTES DU CIEL ET DE LA TERRE: IMAGERIE. [Montréal] Beauchemin [1962] 59p. ill. 20.5cm.

CONTES DU CIEL ET DE LA TERRE: FERIE. [Montréal] Beauchemin [1962]. 63p. ill. 20.5cm.

CONTES DU CIEL ET DE LA TERRE: PAYSANNERIE. [Montréal] Beauchemin [1962]. 63p. ill. 20.5cm.

Pour enfants

Dans ces trois brochures qu'elle a elle-même illustrées de dessins pleins de fantaisie et d'humour, Cécile Chabot nous offre des contes inspirés des trois fêtes qui marquent la Nativité: Noël, la Circoncision, l'Epiphanie. *Imagerie* raconte la naissance miraculeuse de Jésus non pas à Bethléem, mais dans la crèche



Cécile CHABOT

che d'une église de l'île d'Orléans. Dans *Férie*, nous voyons comment la sainte Famille fête le Jour de l'An à la manière canadienne. *Paysannerie* nous fait assister à un défilé de paysans remplaçant les rois mages, absents de la pauvre crèche.

Même si l'affabulation du dernier est un peu forcée, ces contes sont pleins de charme et ils sont écrits dans une langue poétique à souhait. Les métaphores y abondent, ingénieuses et finement exprimées. Comment ne pas s'arrêter, par exemple, à cette description du corps de l'Enfant Jésus: « Son corps est comme celui d'un agnelet nourri de lait, d'un agnelet ignorant qui n'a jamais encore frôlé le buisson et qui ne connaît point, dans sa laine, la faulchure de l'épine ni la griffure du chardon. » (*Paysannerie*, p. 15) Et qu'elle est jolie cette parole mise sur les lèvres de Marie parlant du supplice prochain de son fils: « Je sais bien que son cœur sera plein de douleur ainsi qu'une barque trouée, jetée dans les grandes marées. » (*Ibid.* p. 17) Les enfants pourront-ils saisir la poésie de ces contes qui leur sont destinés? Oui, mais à la condition qu'un lecteur complaisant — parent ou maître — les assiste dans cette lecture.

R. L.

DUHAMELET (Geneviève)

AU JARDIN DE MON PERE. [Bruges, Desclée de Brouwer, 1962]. 53p. ill. 18.5cm. (Coll. *Albums du petit berger*) Relié.

Pour enfants

Huit contes qui veulent faire passer, dans la vie quotidienne des enfants, le message des béatitudes.

Quelques-uns sont charmants et exploitent à merveille la psychologie enfantine (v.g. *Heureux les miséricordieux*). D'autres sont quelconques, soit parce qu'ils sont écrits dans une langue qui dépasse nettement l'entendement des petits lecteurs (v.g. *Heureux les cœurs purs*), soit parce que l'affabulation est maladroite et forcée (v.g. *Heureux les artisans de paix*).

R. L.

GENDRON (Isabelle)

L'ILE DONNEE A DIEU.

Illustrations de Noël Gloesner. Carte de J. Carreras. Paris, Editions Fleurus [1962]. 125p. ill. 18cm. (Coll. *Mission sans bornes*) Relié.

Pour jeunes

Tamaya, comme tous les enfants de Ceylan, vivait dans l'insouciance, partageant ses jours entre les jeux et la pêche — gagne-pain de la famille — jusqu'au moment où une étrange rumeur circula de case en case. Un prêtre catholique avait débarqué dans l'île et se cachait pour ne pas être mis à mort par les Calvinistes.

Ceylan, de possession portugaise, était devenue colonie hollandaise au milieu du dix-septième siècle. Plusieurs Cingalais d'alors gardaient la nostalgie du catholicisme au joug si doux, cependant que les Hollandais voulaient, par la force, implanter leur calvinisme.

Tamaya, apprenant la « bonne nouvelle » d'un Dieu mort d'amour pour lui et ses frères de toutes les couleurs, voulut partager cette merveilleuse certitude avec ses camarades et recevoir le baptême. Une nuit de Noël, Tamaya sera arrêté avec un groupe de chrétiens et mis au cachot. On lui offrira la liberté, s'il promet de se rendre au temple calviniste, mais le brave petit Cingalais restera fidèle.

En filigrane, dans l'histoire pleine de rebondissements de Tamaya et de ses compatriotes, l'auteur pré-

sente l'aventure authentique du Père Joseph Vaz, prêtre indien de l'Oratoire, dont le procès de béatification est actuellement en cours à Rome.

C'est une belle page de l'histoire catholique et missionnaire, qui est évoquée ici, pour les jeunes. Page d'actualité, de brûlante actualité même, car, soulignant l'intolérance religieuse des siècles derniers et du XVII^e siècle en particulier, l'auteur fait comprendre aux jeunes les progrès de notre siècle, qui, à cause des travaux du Concile, verra peut-être l'unité des chrétiens « se faire grâce à la bonne volonté de tous et non par la violence ».

Pour ne pas jeter tout le blâme sur les Hollandais calvinistes, Isabelle Gendron épilogue ainsi: « Nous aurions tort de frapper de notre blâme le seul gouverneur de Ceylan. En effet, alors qu'il traquait les catholiques dans son île, les représentants du roi Louis XIV employaient à peu près les mêmes méthodes en France, vis-à-vis des protestants.

« Nos ancêtres, vous le voyez, n'eurent rien à envier aux Hollandais... d'autant plus que l'intransigeance religieuse de ceux-ci était renforcée par des arguments politiques: les Hollandais ayant pris à Ceylan la place et la succession des Portugais, ils trouvèrent l'île imprégnée d'une civilisa-

tion et d'une religion [catholique] qui n'étaient pas les leurs. »

L'île donnée à Dieu ajoute encore une perle au collier de la jeune collection *Mission sans bornes*, collection destinée à renseigner la jeunesse sur la marche de l'Eglise à travers le monde.

Très belles illustrations de Noël Gloesner.

La carte de Ceylan — de J. Carreras — permet aux jeunes de mieux situer le récit sur la carte du monde, s'ils prennent la bonne habitude de la consulter lorsqu'ils lisent des récits de ce genre.

Denise HOULE

HERGE

LES BIJOUX DE LA CASTAFIORE. [Tournai] Casterman [1963]. 62p. ill. 30.5cm. (Coll. *Les aventures de Tintin*) Relié.

Pour jeunes

Une nouvelle histoire s'ajoute à la collection des *Aventures de Tintin*. Il est fort bien mené, ce récit d'un vol de bijoux, et mystérieux à souhait: on se croyait en présence d'une noire machination, et il s'agit tout simplement d'un animal qui suit ses instincts... Un bon numéro de la série bien connue.

A. C.

Une nouveauté Fides

LES ROIS DE LA MER

par Wanda de Roussan

Un roman d'aventures que l'auteur situe au temps des Vikings.

212 pages d'action et d'intérêt soutenu.

\$2.00

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal

SAINT-HILL (Bruno)

LES FEUX. Illustrations de Michel Gourlier. Paris, Spes [1960]. 189p. ill. 19cm. (Coll. *Jamboree-Ainé*)

Pour adolescents

Le « coup » avait été plus difficile ce soir-là et Jean-Pierre se hâtait de rentrer chez lui, afin de cacher sa trop voyante blessure. Le gamin avait l'impression d'être traqué. Au carrefour, il lui semble être observé par vingt paires d'yeux au moins. « Et le feu vert ne s'allumait pas. »

« Et le feu vert ne s'allumait pas. » Cette petite phrase n'a l'air de rien, mais elle résume tout le drame de Jean-Pierre. Pour lui, s'obstine sans cesse le feu rouge du danger.

L'adolescent gardait de son enfance le souvenir d'un fouillis de bicoques aux gamins ballonnés de chou bouilli, sales, malodorants, jaunes comme des chandelles. Comme il l'aurait été si sa mère n'avait acheté un wagon aux limites de la ville et ne s'était « débrouillée ». Mais voilà, il avait fallu que Jean-Pierre se « débrouille » lui aussi et fasse partie du gang des Portes Ouvertes. Son boulot consistait à « déblayer » en partie, c'est-à-dire ramasser les « prises » après le passage de ceux qui ouvraient les portes et de ceux qui triaient le butin.

Peut-être parce qu'il avait connu Claude — ce garçon qui s'était soucié de lui au point de risquer sa vie pour le tirer de l'eau — Jean-Pierre rêvait de quitter la bande, de travailler en plein jour. L'adolescent avait même tenté quelques démarches pour se trouver du travail, mais s'était buté à des murs...

Et voilà que sa mère avait promis qu'à Pâques tout serait fini... Tous deux vivraient « comme tout le monde », dans un appartement, un vrai.

Toutefois, il fallut courir tant de risques avant Pâques, avant que s'allume le « feu vert », synonyme de sécurité...

C'est du drame de la délinquance juvénile que Bruno Saint-Hill a voulu saisir ses lecteurs. Ce drame, ils le vivront presque, avec le cœur de Jean-Pierre, suivant pas à pas son pénible cheminement « pour en sortir ».

Le récit est habilement mené et l'on sait gré à l'auteur de n'avoir pas « moralisé »: le drame du héros étant assez éloquent pour impressionner celui qui aurait des penchants pour les « expéditions nocturnes ».

Certains passages révèlent la qualité d'âme de l'auteur, et le bel idéal de charité qui a inspiré l'écriture de ce livre.

Les notes supplémentaires à la fin du volume éclairent davantage le sujet traité, en révélant quelques statistiques éloquentes.

Michel Gourlier a réalisé pour ce roman des illustrations d'une grande sensibilité dans la sobriété des lignes.

Denise HOULE

HOESL (Paula)

BELLE-DE-COEUR. Paris, Spes, [1963]. 188p. 17.5cm. (Coll. *Feux du matin*)

Pour adolescentes

*« Nous étions deux sœurs chez nous,
La laide et la belle
La laide, c'était moi
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Va, nous nous aimerons. »*

Ces mots du poème de Marie Noël, Anne-Lise pouvait les faire siens. Peu jolie, elle avait une sœur, Pascale, belle comme le jour. L'ado-

lescente aurait pu détester son aînée et se révolter contre sa mère, laquelle affichait sa préférence pour la plus belle. D'autant plus que cette préférence lui valait les vieilles robes de sa sœur et toutes les corvées ménagères. Mais Anne-Lise était « belle-de-cœur », selon l'expression de Mamine, sa grand'tante.

Un jour toutefois — la grandeur d'âme a des limites — Anne-Lise ne peut s'empêcher de considérer avec amertume sa situation de Cendrillon. Il y a de quoi ! Se voir supplanter dans le cœur de celui qu'elle aime par Pascale, tout simplement parce qu'elle a un physique moins agréable que le sien...

Paula Hoesl, cette excellente éducatrice française, connaît à fond le cœur des adolescentes d'aujourd'hui et les questions qu'elles se posent en face de la vie. « Faut-il être belle pour être aimée, pour être heureuse ? » Cette question est d'actualité, si l'on considère tout le battage publicitaire entourant la vie des vedettes de l'écran, des reines de beauté. Notre époque favorise l'exhibitionnisme et pour plusieurs adolescentes, imposer son visage au monde entier, c'est nécessairement être aimée du monde entier. Être « désirée », être « aimée », ces deux expressions ne sont-elles pas synonymes, dans certaines petites têtes ?

Ce roman « à l'eau-pure », si on le compare aux trop nombreux romans « à l'eau-de-rose » rencontrera l'adhésion de toute adolescente idéaliste. L'héroïne, Anne-Lise, est attachante, et les leçons de l'auteur, servies avec délicatesse.

Paula Hoesl ne comprend pas seulement les jeunes filles, elle les aime en voulant pour elles le plus haut bonheur; c'est ce qui fait de chacun de ses ouvrages pour adolescentes, des phares, dans cette « brume du matin » qu'est l'après-enfance.

Denise HOULE



Généralités

- CHAUCHARD (Paul)
L'humanisme et la science. [Paris] Spes [1961]. 206p. 18.5cm.
- EMPAIN (Louis) et JADIN (Marcel)
Nos enfants lisent. Répertoire des meilleurs livres pour la jeunesse mis à jour annuellement. 7e édition 1962. Namur, Editions du Soleil Levant [1961]. 228p. 17.5cm. (Coll. *Pro Juventute*)
- GRANDAMY (Geneviève)
Bibliothèques et culture. 3e édition mise à jour et augmentée. Paris, Service culture et bibliothèques [1961]. 213p. 18.5cm.
- WEYERGANS (Franz)
Apprendre à lire. Paris, Editions universitaires [1961]. 198p. 19cm.
- WEYERGANS (Franz)
La bibliothèque idéale des jeunes. Paris, Editions universitaires [1960]. 335p. 18cm.

Philosophie

- CHENTRIER (Théo)
Psychologie de la vie quotidienne ou l'art de vivre avec soi-même et avec les autres. Préface de Mgr Irénée Lussier, p.d. Première série. Montréal, Les Editions du Jour [1961]. 159p. 20cm. \$1.00
- MARITAIN (Jacques)
La responsabilité de l'artiste. Traduction de l'anglais par Georges et Christiane Brazzola. Revue par l'auteur. Paris, Editions Arthème Fayard [1961]. 121p. 19.5cm. (Coll. *Le Signe*)
- MOURGUES (Emilien)
Les problèmes intimes de la femme. Paris, Nouvelles Editions Debresse [1961]. 222p. photo. 20.5cm. Relié.
- SAHUC (Louis J.-M.)
Homme et femme. [Paris] Bloud & Gay [1960]. 254p. 19cm.

Religion

- EN COLLABORATION
L'existence de Dieu. [Tournai] Casterman, 1961. 386p. 21cm. (Coll. *Cahiers de l'actualité religieuse*, no 16)
- RYAN (Claude)
Esprits durs, cœurs doux. La vie intellectuelle des militants chrétiens. Montréal, L'Action catholique canadienne, 1959. 101p. 17.5cm. (Coll. *Militants*)
- • •
- Talitha!* Mon année avec le Christ. Toulouse, Sedap [1963]. 111p. ill. 16cm.
- WILLIBRORD DE PARIS, f.m.c.
Les écrits de saint François d'Assise. Paris, Le club du livre chrétien, 1959. 194p. 21.5cm. Relié.

Sciences sociales

- EN COLLABORATION
La vieillesse, problème d'aujourd'hui. Paris, Spes [1961]. 341p. 20.5cm. (Coll. *Convergences*)
- MELLOR (Alec)
La torture. Son histoire — son abolition — sa réapparition au XXe siècle. Préface de la lère édition par Rémy. Postface du R. P. Michel Riquet, s.j. [Paris] Mame [1961]. 419p. 18cm.
- PAGE (Jean-Charles)
Comment je suis devenu alcoolique. Préface du Docteur Camille Laurin. Montréal, Les Editions du Jour [1961]. 126p. 20cm.

VINCELOT (Mag)

Quand tombe le fruit. Les enfants du péché, leur destin. 3e édition. Paris, Téqui [1955]. 199p. 18.5cm.

Education

- BERGE (André)
Propos aux parents et aux éducateurs. Paris, Aubier [1961]. 294p. 18.5cm. (Coll. *L'enfant et la vie*)
- LAPLANTE (Aurèle)
Les associations parents-maîtres. Montréal, Fides [1961]. 108p. 18.5cm.
- PRUDENCE (Claude)
J'ai dix-sept ans. Le jeune homme et l'amour. Paris, Les Editions du Levain [s.d.] 135p. ill. (h.t.) 19cm. (Coll. *Ferveur, noblesse*)

Sciences

- CHARON (Jean E.)
La connaissance de l'univers. [Paris] Editions du Seuil [1961]. 191p. ill. 18cm. (Coll. *Le Rayon de la science*, no 11)

Littérature

- EN COLLABORATION
Rives et courants. Récits-Témoignages. Illustrés par Denys de Solère. Paris, Editions Alsatia [1960]. 212p. 20cm. (Coll. *Rives et courants*)
- FAY (Bernard)
L'école de l'imprécation ou *Les Prophètes catholiques du dernier siècle* (1850-1950). Lyon, Editions E. Vitte [1961]. 228p. 18.5cm. (Coll. *Singuliers et mal connus*)
- GREGOIRE-COUPAL (Marie-Antoinette)
Des pins, des tuiles et du soleil. Aventures méditerranéennes. Montréal, Centre de Psychologie et de pédagogie [1961]. 169p. ill. (h.t.) 19cm.
- MARKOWA (Eugenia)
Le choix. Préface de A.-M. Avril, o.p. [Bruges] Desclée de Brouwer [1961]. 164p. 19cm.
- PIRARD (Pierre)
Tableau de chasse. Paris, Editions universitaires [1961]. 224p. 19cm.

Géographie

- HORATCZUK (Michel), s.j.
Oboloungvô ou l'Europe vue par un Noir. Traduit par René Virrion. Mulhouse, Salvator, 1961, 123p. ill. 19cm.
- LANGUIRAND (Jacques)
J'ai découvert Tahiti et les îles du « bonheur ». Photos hors-texte de Serge Arnoux. Montréal, Editions de l'Homme [1961]. 126p. ill. 20.5cm.
- REGNIER (Michel)
Montréal, Paris d'Amérique. Préface de Félix Leclerc. Textes de Michel Régnier, de Louis Dudek et de 22 poètes canadiens. Montréal, Les Editions du Jour [1961]. 160p. ill. 20.5cm.

Biographie

- CHAMPY (Huguette)
La Princesse Blanche. Madame Elisabeth. Paris, Apostolat de la Presse [1961]. 191p. 19cm.
- CRISTIANI (Mgr L.)
Soixante ans de sacerdoce. [Lyon] Editions du Chalet [1961]. 171p. photo 18cm.
- GAUTHIER (André)
Puccini. [Paris] Editions du Seuil [1961]. 183p. ill. 17.5cm. (Coll. *Solfèges*, no 20)

COTE MORALE DES NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE

Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Pour les ouvrages étrangers, cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

- BASILE (J.), *Lorenzo*** B? **DESSAIGNE (F.), *Journal d'une mère de famille Pied-Noir*** TB
- BJARNHOF (K.), *Un nouveau matin*** B
Roman qui décrit le cheminement d'un petit paysan qui, placé à l'Institut des Aveugles, y découvre, malgré de misérables conditions de vie, un univers inconnu: celui de la musique, de la poésie, du théâtre et de la peinture. Roman sans intrigue dont tout l'intérêt est dans l'analyse psychologique. Il a la valeur d'un témoignage vécu.
- BROCCATI STRADELLA (A.), *Une flûte en paradis*** TB
Conte. Deux jeunes enfants se rencontrent sur les pentes du mont Cervin. Il naît entre eux une amitié dont un épouvantail fut témoin et dont il racontera l'histoire à la fois touchante et tragique. Conte naïf et édifiant où la poésie de la montagne est mise en relief. Pour tous, mais spécialement pour les jeunes.
- CHANTAL (S.), *La vie quotidienne au Portugal après le tremblement de Lisbonne 1755*** B
Ouvrage d'histoire. Très documenté, vivant et pittoresque. Critiques assez acerbes sur le clergé portugais. Pour lecteurs cultivés et formés.
- CHAVINIER (N.), *Le démon de l'amour*** B?
Roman qui raconte l'histoire d'un amour impur et impossible, amour qui sera à l'origine d'une série de drames. Style grandiloquent. Récit sordide et sensuel.
- CHRISTIE (A.), *Le cheval pâle*** TB
Roman policier. Au terme d'un longue enquête, un jeune écrivain découvre une entreprise criminelle derrière une étrange façade. Intrigue bien menée. Psychologie vraisemblable. Ouvrage intéressant pour les amateurs du genre.
- FREDE (R.), *Les internes*** B?
Roman qui brosse le tableau d'une année d'internat dans un grand hôpital new-yorkais. Personnages qui ont le sens de leurs responsabilités de médecin, le respect et le souci de leurs malades. Il faut cependant regretter que seule l'éthique professionnelle compte pour eux et qu'ils tiennent pour rien les autres valeurs morales. Du point de vue littéraire, ouvrage quelconque. A réserver aux lecteurs formés et avertis.
- GAUTHIER (J.-J.), *C'est pas d'jeu*** B
Roman qui raconte les aventures d'un jeune professeur de français dans une ville de province. Histoire fantaisiste et personnages arbitraires. Roman décevant.
- GHEORGHIU (C.-V.), *Vie de Mahomet*** B?
Biographie romancée de Mahomet. L'auteur qui s'est documenté aux sources les plus sûres, brosse un portrait extrêmement vivant et attachant de Mahomet. Malheureusement, son admiration pour le prophète n'est pas assez nuancée. Par ailleurs, toutes les religions apparaissent dans cet ouvrage comme mises sur le même plan. A réserver aux lecteurs formés au point de vue religieux.
- HARCOURT (F. d'), *Asie, réveil d'un monde*** TB
Ouvrage qui tient à la fois du reportage social et politique, et du récit de voyages. L'auteur qui a pris contact avec les chefs politiques de l'Asie (Arabie, Moyen-Orient, Iran, Inde, Indochine,

- Corée, etc.) a aussi interrogé le peuple des divers pays de ce continent, et il livre ici le résultat de son enquête. Ouvrage d'un intérêt inégal mais objectif et appuyé sur une large information.
- JAUNIERE (C.), *Un jour ou jamais* TB**
Roman. Un avocat, célibataire d'un âge mûr, se lance dans une affaire complexe qu'il aura bien du mal à résoudre. Idylle sentimentale à l'arrière-plan. Roman captivant qui offre une bonne étude de caractères.
- LADENER (A.), *Route panaméricaine* TB**
Récit de voyage. Partant de New York, l'auteur a parcouru en voiture la route qui longe le Pacifique depuis le Mexique jusqu'à la Patagonie et remonte ensuite le long de l'Atlantique en passant par l'Argentine et le Brésil. Reportage très intéressant qui donne une foule de renseignements sur les divers pays traversés. Un peu superficiel cependant.
- LAMBERT (A.), *Le sang des Farnèse* B**
Ouvrage d'histoire qui raconte le roman d'amour de Philippe V d'Espagne et d'Elisabeth de Parme. Livre bien écrit et vivant. Les sujets scabreux sont abordés avec délicatesse.
- MAGALI, *L'homme du ranch* TB**
Roman. Une jeune Tchèque que l'héritage d'un oncle amènera en Provence, y trouvera mille aventures, mais aussi un pays charmant et l'amour d'un jeune et beau garçon. Histoire sentimentale, agréablement racontée.
- MATARASSO (H.) et PETITFILS (P.), *Vie d'Arthur Rimbaud* B**
Biographie qui tente d'expliquer le « cas » Rimbaud en racontant sa vie, et non seulement la période bien connue de l'adolescence orageuse et féconde, mais aussi celle peu connue des dix années qui ont précédé sa mort. Appuyé sur une documentation très abondante, l'ouvrage est bien écrit et témoigne d'une grande probité historique.
- MIGNON (E.), *Les « mots » du Général* TB**
Recueil des « mots » du général de Gaulle. On y trouve beaucoup de « paroles » bien frappées qui trahissent le caractère et la personnalité de l'homme. Ouvrage très intéressant dont l'intérêt est non seulement anecdotique mais historique.
- NEUVILLE (P.), *Cher Petrus* B?**
Roman policier. Un apprenti détective recherche des documents volés. Mais l'affaire est complexe et ne pourra être résolue que par l'aide d'un fonctionnaire qu'intéressent aussi les documents volés. Histoire vivement racontée mais qui comporte beaucoup d'invraisemblances, de meurtres et de plaisanteries d'un goût douteux.
- PERNOUD (R.), *Jeanne d'Arc par elle-même et par ses témoins* TB**
Ouvrage historique. L'auteur y publie les documents qui ont été recueillis dans les archives de l'époque en les groupant de façon à retracer la vie de la Pucelle. Ouvrage remarquable qui nous révèle le véritable visage d'une sainte dont la vie a inspiré les légendes les plus fantaisistes.
- SCHMIDT (A.-M.), *Maupassant par lui-même* B?**
Biographie de Maupassant. L'auteur y raconte la jeunesse aventureuse et mal défendue de l'écrivain; il retrace sa carrière littéraire influencée par Flaubert; il évoque sa passion pour l'érotisme et ses louches fréquentations. Ouvrage intéressant qui montre l'interpénétration de la vie et de l'œuvre de Maupassant. A réserver aux lecteurs avertis que ne choqueront point la vie et les mœurs du romancier.
- SIMENON (G.), *Maigret et les braves gens* TB**
Roman policier. Le célèbre commissaire est tout dérouté d'avoir à élucider un crime dans un milieu de « braves gens ». Enquête menée avec astuce. Evocation très prenante des lieux et des personnages. Un bon numéro dans la série.
- TROYAT (H.), *Sophie ou La fin des combats* B**
Roman qui constitue le 5e volume de *La lumière des justes*. On y retrouve l'héroïne des ouvrages antérieurs: Sophie, exquise femme d'âge mûr, pleine de courage et de générosité. Le cadre historique où elle évolue est reconstitué avec chaleur et vie. Roman captivant et d'une psychologie nuancée.
- WRIGHT (R.), *Huit hommes* B?**
Huit nouvelles dont le thème commun est la condition des Noirs américains, nouvelles qui posent le problème racial. Ouvrage bien écrit, humain et coloré. L'auteur est objectif et sans animosité. Quelques passages réalistes.

SIGNIFICATION DES COTES

M C'est-à-dire *mauvais*: livres à proscrire. Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index sont cotés *mauvais*. Tous les livres à proscrire ne sont pas mis nommément à l'Index; il suffit qu'un livre tombe sous les lois générales de l'Index pour qu'on soit tenu, en conscience, de s'en interdire la lecture.

D c'est-à-dire *Dangereux*: livres qui peuvent être dommageables à la majorité des lecteurs, soit à cause des implications doctrinales plus ou moins fausses qu'on y trouve, soit à cause de la licence morale qui s'y étale, soit à cause d'une grave indécence dans les descriptions.

B? c'est-à-dire *appelle des réserves*: ces réserves peuvent être plus ou moins graves. Cette cote s'applique à des volumes qui sont sains dans l'ensemble, mais dont quelques pages sont discutables, soit à cause des idées émises, soit à cause d'une certaine indécence dans les descriptions.

B c'est-à-dire *pour adultes*: les livres de cette catégorie n'appellent aucune réserve, mais ne conviennent qu'aux adultes. Quoique irréprochable, un livre coté B pourrait présenter certains dangers pour les jeunes qui n'ont pas l'expérience de la vie.

TB c'est-à-dire *pour tous*: livres qui peuvent être mis entre toutes les mains.

« J'ai reçu par la poste le feuillet publicitaire ci-joint. Pouvez-vous me dire ce que vaut cette Histoire de la civilisation de Will Durant. A en juger par le dépliant, les volumes de cette collection sont très bien reliés et ne se vendent pas cher. J'ai l'impression que plusieurs directeurs et directrices d'institutions ont reçu de la publicité pour cet ouvrage. » S. P. (Montréal)

— Nous ne pouvons malheureusement pas vous donner de renseignements très précis sur l'ensemble de cette collection. Mais peut-être pourriez-vous vous en faire une idée approximative en lisant le jugement que formulait sur le 7e volume (*The Age of Reason Begins*), un professeur de l'Université de Scranton, aux Etats-Unis, le R. P. E. G. Jacklin, s.j. Ce jugement qui est paru dans la revue *Best Sellers* (15 oct. 1961, p. 292) disait en substance ceci: Ouvrage de qualité qui témoigne d'une rare puissance de synthèse et écrit dans un style brillant; il s'agit cependant d'un ouvrage de vulgarisation puisque l'auteur ne s'appuie pas sur des sources originales. L'agnosticisme de M. Durant se manifeste ici et là: pour lui, la religion révélée ne vaut guère mieux que la mythologie. Les jugements qu'il porte sur la frivolité humaine et le vice témoignent d'une lacune du sens moral. Il se montre partisan de la thèse, aujourd'hui dépassée, qui veut que les développements de la philosophie et des mathématiques soient à l'origine d'un irréductible conflit entre la religion et la science.

ce. A cause de ces dernières réserves, le critique de la revue *Best Sellers* réservait l'ouvrage en question aux adultes formés et avertis.

*
*

« Auriez-vous la bonté de me dire quelle est la valeur du volume suivant *La vie passionnée de Frédéric Chopin* par Jean Rouselot. Il y a toute une collection de ces vies passionnées de grands hommes. Sont-ce des livres à mettre dans une bibliothèque d'école secondaire? Je vous remercie. » F. C. (La Sarre)

— Nous ne croyons pas que ces « vies passionnées » dont vous parlez soient des ouvrages à mettre dans une bibliothèque d'école secondaire. Ces ouvrages ne sont pas sans valeur et on ne saurait les rejeter tous; mais il reste cependant que, dans ce genre de livres, on a tendance à remuer tous les relets d'alcôve, sous couleur d'histoire. Quant à *La vie passionnée de Chopin*, voici ce qu'en dit un critique de *Livres et Lectures* (nov. 1957, p. 615): « La méthode documentaire de l'auteur, appuyée sur des sources sérieuses et parfois inédites, pourra sembler fantaisiste à plus d'un lecteur; mais si on ne trouve pas ici une analyse thématique des compositions du génial pianiste, on les sent pour ainsi dire naître et surgir des luttes de chaque

jour. Beaucoup de femmes ont évolué autour de lui, surtout George Sand: certains détails sont relatés avec trop de complaisance pour qu'on puisse confier ces pages à des esprits insuffisamment formés. »

*
*

— « Pourriez-vous me renseigner sur le livre *Au seuil de l'enfer* de Yolande Chéné. Est-ce un bon livre? Qui peut le lire? J'aimerais avoir la réponse dans la revue *LECTURES*. J'attends votre réponse avant de le faire circuler. » S.C. (Québec)

— Ce livre appelle de très sérieuses réserves. Elevée par ses grands parents qui n'ont su lui donner qu'une éducation toute négative, l'héroïne mène une vie misérable. En dispute continuelle avec les siens, elle cherche une raison de vivre dans des liaisons éphémères qui la laissent de plus en plus désabusée, et en vérité « au seuil de l'enfer ». On ne trouve guère de descriptions sordides dans ce roman, mais l'ensemble est amoral. Seuls des éducateurs très avertis pourront tirer quelque profit de la lecture de ce roman qui montre les néfastes résultats d'une éducation trop rigide et faite uniquement de défenses.



Un disque RADIO-MARIE :

Heures d'amour

de

Françoise Gaudet-Smet

De cette voix un peu rude et sans apprêt mais pleine de ferveur, qui est la sienne, Mme Françoise Gaudet-Smet nous donne ici lecture de poèmes en prose qui tous célèbrent, sous des angles divers, les liturgies familiales. Tantôt ce sont les mystères de l'épouse et de la mère qu'elle contemple: l'installation au foyer (*Feu et lieu*), la maternité et ses ravissements (*Magnificat, Notre-Dame de l'attente, Heures d'aveu, Mains jointes, Première sortie*), la vie en commun des époux (*Donnons-nous la main*), etc. Tantôt ce sont les mystères de la mère par excellence, Marie, qu'elle évoque dans un long poème intitulé *Au pied de la croix*. L'Évangile n'est pas, pour Mme Gaudet-Smet, doctrine abstraite réservée aux docteurs, ou mets du dimanche dont, en semaine, on oublie la saveur: c'est un pain quotidien qui nourrit la joie et l'effort de chaque jour. C'est cette mystique familiale, tout imprégnée d'Évangile, qui fait surtout la valeur de ces poèmes très simples où l'on chercherait en vain l'abstraction ou la fioriture.

Un disque à mettre dans le trousseau de toute fiancée, et qui fera aussi le bonheur de toutes les mamans d'hier ou d'aujourd'hui.

R. L.

(Microsillon, 33 tours 1/3 — 12 pouces — RADIO-MARIE — NDC 336308)

Parmi les disques récents, il faut signaler:

— *Les Confessions* de saint Augustin. Extraits. Interprètes: Jean Negroni et Madeleine Cheminat. (PASTORALE ET MUSIQUE — PM 30-209)



— *La vie, c'est sacré*. Disque réalisé en marge du procès de Liège, sous l'égide de *Fêtes et saisons*. Reportages d'actualité, témoignages d'handicapés physiques, déclarations de théologiens, de savants (Jean Rostand et le Dr Chauchard). (JERICHO, 19)



— *Malade, mon frère*. Une anthologie des plus beaux textes sur la souffrance, des lamentations de Job aux plaintes du Christ à Gethsemani et à la prière de Pascal « pour le bon usage des maladies ». (SM 30 A-101)



— *Shakespeare vivant*. Texte d'André Gillois sur la vie du dramaturge anglais. Quelques extraits de son théâtre et de la musique anglaise d'époque. (DISQUES LUCIEN ADES, *Album Petit Ménestrel*, no 56)



— Molière: *Le bourgeois gentilhomme*. Extraits. Grand Prix du Disque. Interprètes: Robert Vattier, Jacques Fabbri, Louis Velle, Arletty, Sophie Desmarests et Henri Salvador. (ENCYCLOPÉDIE SONORE, 190 E 885-33 et 886-33)



— Molière: *Le misanthrope*. Extraits. Interprètes: Jean Meyer, Jean Darcante, Jacques Castellet, Claudine Courtel, Françoise Fabian. (DISQUES LUCIEN ADES, TS 25 LA 509-33)



— Edmond Rostand: *Cyrano de Bergerac*. Extraits. Interprètes: Pierre Lecomte, Marie Laurence, Daniel Ivernel. (LUMEN LD I 272-33)



— *Le procès de Jeanne d'Arc*. (D'après le film de Robert Bresson qui a obtenu le Prix de l'Office catholique et du meilleur film pour la jeunesse.) Grand Prix du Disque. (DISQUES LUCIEN ADES, TS 30 LA 544-33)



— Marcelle Auclair: *Gros plan sur le bonheur*. Enregistrement réalisé d'après une émission télévisée de Marcelle Auclair. (LUMEN LD 2 280 S-33)

Un socrate du Surnaturel

(Article paru dans *Les Nouvelles littéraires*, 13 juin 1963, p.7)

Cette habitude que j'ai, depuis ma jeunesse, de noter le vif, le saillant, l'imprévu de ceux qui me paraissent être des maîtres et de collectionner leurs pensées marginales, leurs *logia* — je ne pouvais pas la satisfaire avec le pape Jean XXIII, qui ressemblait pourtant à « Monsieur Pouget » par son naturel.

La parole, chez lui, était un épanchement, un flux continu. Ce n'était pas une réponse à une question posée : c'était la parole même, la vie intérieure qui coulait comme un beau fleuve tranquille. On avait une impression étrange ; celle de ne pas être proprement écouté et cependant d'être absolument compris. Car il avait le don très rare qui permet de s'installer d'emblée au foyer de votre être, comme s'il y avait un fauteuil au coin de l'âtre intime et sa place marquée d'avance. Il entraînait en vous toutes portes closes. Il était au-dedans de son interlocuteur-confident pour juger, pour pardonner, pour bénir, pour recueillir moins vos pensées que le sens, l'âme de ces pensées. Je me souvenais du mot du cardinal Saliège :

— J'ai deux oreilles, l'une pour entendre ce qu'on me dit, l'autre pour entendre ce qu'on ne me dit pas.

Ces deux fils de paysans montagnards se ressemblaient en cela. La seconde oreille de Jean XXIII était particulièrement fine.

Je possède un petit Vauvenargues, qui me conseille souvent. L'ouvrant hier presque au hasard, j'ai relu ce beau texte sur la « familiarité », qui est à mon sens la vertu propre de Jean XXIII. Vauvenargues décrit d'avance ses méthodes, lorsqu'il écrit : « Ce n'est que par la familiarité que l'on guérit de la présomption, de la timidité, de la sottise hauteur. Ce n'est que dans un commerce libre et ingénu que l'on peut connaître les hommes : qu'on se tâte, qu'on se démêle et qu'on se mesure avec eux. Là on voit toute l'humanité nue... Ceux qui n'ont pas le courage de chercher la vérité dans ces rudes épreuves sont profondément au-dessous de tout ce qu'il y a de grand. »

Angelo Roncalli cherchait avidement ce contact avec un autre homme dans la familiarité au sens ancien que Vauvenargues donne à ce mot. Il avait besoin (chose curieuse) de cet abandon à l'autre pour être lui-même et

pour se donner à son Dieu. Il trouvait dans cette détente familière l'occasion et l'exercice de la grandeur.

Sa manière d'aborder et de résoudre (ou le plus souvent de déborder et de dépasser) les problèmes était très simple, quoiqu'elle ne soit pas facile et presque inimitable. Elle utilisait des dons de rétrospection qui sont ceux des romanciers ou des mémorialistes. Il racontait ce qui s'était passé. Ou plutôt il se racontait sa vie. Le récit était sa méthode. Un retour calme et bienveillant sur ce qu'il avait déjà vécu, sur ce que l'expérience lui avait appris, sur les signes

évêque qu'avait été pour lui Rellini Tedeschi ; puis était intervenu le détour (imprévu) de l'Orient ; puis le retour (plus imprévu encore) à Paris. Et, après Venise, l'accident suprême, ce Conclave imprévisible où il avait été sans préparation, disait-il, sans talent, projeté au centre des choses, au sommet solitaire et venté de la pyramide. Et là, il se sentait épanoui, agile, docile à l'Esprit, et tout à fait à son aise, heureux d'être, d'être pape, d'être là, « dans ma maison », disait-il encore, comme si je n'avais fait rien d'autre toute ma vie ». Cela fait penser à ce mot de Louis XIV, quand il fut

vaincu. L'Esprit était à l'aise dans ce serviteur malléable.

En somme, sans le dire, sans le savoir peut-être, il imitait ce Jeu de la Sagesse éternelle qui nous est décrit au Livre des Proverbes et où l'on voit cette petite Sagesse toute simple jouer dans l'ordre des terres in orbem terrarum, jouer de diverses manières à tous les temps et se délecter de vivre avec les enfants des hommes. Il ne s'inquiétait pas de l'avenir. La lumière engendrait la lumière. La voie suivie conseillait la voie que l'on devait suivre encore. La vie précédait la vérité.

Étonnante était dans les méthodes la différence de Pie XII et de Jean XXIII... Pie XII rappelait le Philosophe-Roi d'esprit que Platon rêvait... Lui faisait songer à Socrate. Socrate succédait à Platon ; et peut-être cet ordre est-il préférable ? Il était de la lignée de Socrate et de Montaigne — portée jusqu'à l'humilité de la surnature.

Comme Socrate, il semblait toujours vous dire en secret : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien ». Il professait qu'il n'avait pas de spécialité, qu'il n'était pas « théologien » au sens technique de ce mot. Il devait penser (mais il ne le disait pas) qu'il y a quelque chose de plus haut que l'exercice de l'intelligence, qui est le bon sens, la simplicité de l'être, le sens des conditions humaines ; que c'était cela que Dieu en l'homme bénissait... On était donc à Castelgandolfo. Le lac sommeillait, aspirait le soleil, une sorte de buée jaunâtre montait de la terre ; c'était en août ; tout reposait dans une torpeur. Lui, pas. Actif et vaillant, plein d'idées et de souvenirs, et docile à ce qui pouvait venir et survenir. Par l'embrasure, il avait aperçu, à l'horizon, l'Observatoire pontifical.

— Tenez, me dit-il (pour expliquer qu'il n'avait pas tellement confiance dans les spécialistes, qu'il préférait pour ne pas se tromper être un « homme quelconque »). Tenez, certains, pour observer le ciel étoilé, ont besoin de toutes sortes de savants appareils. Eh bien ! moi, je les ignore. Je mets un pas devant l'autre... dans la nuit !

Il disait cela tout simplement et tout bonnement sans se douter que c'était une admirable image et si biblique : Abraham en somme, lorsqu'il se leva et qu'il crut à la Promesse.

Jean XXIII

par JEAN GUITTON

de l'Académie française.

dont la Providence avait marqué son destin, lui était utile pour se mettre en état de recueillement, de disponibilité à l'inspiration.

Au milieu de ce récit monotone, il rencontrait parfois l'hôte imprévu, le jaillissement, qui l'étonnait lui-même. Les idées profondes qui habitaient en lui étaient proposées soudain comme du dehors, ainsi que des apparitions d'anges. Il était de ces esprits prompts et dociles qui ont besoin de l'imprévu. Il était heureux d'improviser, voire d'étonner les autres par ses improvisations. Il parut improviser le Concile. Au lieu de dire : « J'y ai pensé toute ma vie », il disait : « Soudain l'idée m'est venue hier, sans que j'y aie jamais pensé auparavant ». Cette façon de faire déroutait ses prudents serviteurs. Je retrouve dans un vieux carnet cette phrase tirée de je crois d'un roman de Chardonne et qui m'avait paru définir ces natures de type subit, transparent, angélique : « Tout était vrai chez elle, c'est-à-dire imprévu ». J'aime cette race-là, qui repose de l'autre, trop pré-méditante.

Les rares entretiens que j'ai eus avec lui à Paris, à Rome, à Castelgandolfo, se ressemblaient par le rythme intérieur. Il remontait à sa source paysanne, à son humble origine, à ses années de préparation obscure sous le maître

majeur : « Je me sentis grandir l'esprit et le courage. Je sentais que j'étais roi et fait pour l'être ». Mais chez lui, sans insolence et en simplicité paysanne.

Il parlait volontiers de ses méthodes sans méthodes qui consistaient à n'avoir pas de manière d'être, mais à être tout simplement. Il avait une philosophie du moment présent qui me rappelait celle du Père de Caussade, ce disciple de Fénelon que Bremond mettait si haut. Il s'agissait d'aller de moment en moment, sans prévision, sans crainte, comme si la voie s'ouvrait toujours, comme si le secours divin venait toujours, dans une sorte d'improvisation confiante, filiale et délicate.

Il avait des axes plus que des pensées précises, un grand élan plus que des volontés particulières. Il se laissait, comme les artistes, guider par l'œuvre en train de se faire, la regardant dans ses ébauches pour recevoir un conseil de cette œuvre même et pour l'accomplir. C'est ainsi qu'il en usait avec le Concile : il ne lui fixait pas de programmes, il n'avait pas l'idée de faire aboutir ce Concile de telle ou telle manière. Il écoutait le Concile penser, discuter, comme si le Concile était une part libre de lui-même, où il capterait la divine inspiration. Cette manière de faire si respectueuse inspirait à tous de la confiance, car nul ne pouvait se sentir précédé, arrêté, empêché, corrigé et

Tails et Commentaires



Gustave Lanctot obtenait récemment la médaille de l'Académie française pour son ouvrage *Histoire du Canada*, dont deux volumes, à date, sont parus (Beauchemin).

M. Léo-Paul Desrosiers publiera bientôt, chez Fides, une biographie de Jeanne LeBer intitulée *Dans le nid d'aiglons, la colombe*. On sait que M. Desrosiers obtenait, le 3 juin dernier, la médaille Lorne de la Société Royale pour l'ensemble de son oeuvre.



On annonce également, pour la prochaine saison du livre, la parution d'un ouvrage de Mlle Juliette Chabot: *La ville de Montréal et ses bibliothèques publiques*.

On trouvera bientôt, en librairie, un *Recueil de prières* préparé par Mgr F.-A. Savard et édité chez Fides.



L'ouvrage du R.P. P.-E. Roy, *L'engagement chrétien*, qui a connu au Canada un beau succès de librairie, aura bientôt une diffusion internationale. Fides vient en effet d'en céder les droits de reproduction à la Société d'Éditions Internationales. Dans le cours de l'automne, Fides publiera, du même auteur, un ouvrage qui a pour titre *Les intellectuels dans la cité*.



Henri Bosco revient à ses fidèles lecteurs avec un nouveau roman qui est une suite des *Balesta*, *L'épervier*. On y retrouvera la pittoresque petite ville de Pierrelouise, et les habitants, souvent étranges et mystérieux, de la place des Aubignettes.



On verra sans doute bientôt au cinéma un film tiré du célèbre roman de Daniel Rops: *Mort où est ta victoire?* Le réalisateur de ce film est Hervé Bromberger.

Un ouvrage de Joseph Folliet vient de paraître aux Editions de la Chronique Sociale de France. L'ouvrage, qui a pour titre *Bourrage et déboufrage des crânes*, traite de l'action de la propagande sur l'opinion publique.



Chez Flammarion, on note la parution d'un ouvrage en deux tomes de l'historien Pierre Gaxotte: *Histoire de l'Allemagne*.

Aux éditions Guy Victor, on a vu paraître récemment un ouvrage consacré à la question juive. Cet ouvrage qui a pour titre, *Juifs, mes frères*, est dû à la plume de M. l'abbé Jean Toulat.



Dans *Chapeau bas*, Hervé Bazin nous donne un recueil de contes, pleins d'esprit et d'humour, et admirablement écrits.

Une revue pour jeunes couples

Notons à l'attention des jeunes couples et foyers français du Canada Communauté chrétienne, livraison de juin 1963. Il y est question de spiritualité conjugale: le foyer agira en continuité avec l'Eglise. Sa spiritualité n'est nulle autre que celle de la messe de mariage: l'époux représente le Christ, et l'épouse représente l'Eglise. Les deux se confient l'un à l'autre pour vivre publiquement et socialement un amour qui est à l'image même de l'amour de Dieu à l'égard de l'humanité. Grâce aux enfants, les époux cherchent à faire du foyer le premier milieu chrétien de la société. Que l'atmosphère y invite à la louange de Dieu, à rendre grâce, à lui demander le pain quotidien. D'où l'importance de créer quelques rites familiaux simples et fraternels, si possible autour de la table comme le suggère un des collaborateurs.

Peu à peu le foyer deviendra par lui-même comme une petite église, ainsi que l'explique le Père Régis. A la maison on cherche à aimer comme Dieu aime l'humanité: on est tour à tour juste, miséricordieux, sévère puis tolérant, bon toujours. C'est en faisant l'expérience de l'amour du foyer que l'enfant apprendra mieux que Dieu l'aime. La famille devient la communauté intermédiaire qui représente à la fois l'Eglise, et y conduit. L'article du Père Montminy est à lire, et, à la suite, les témoignages à la fois candides et vécus de deux jeunes couples du Québec. Le Renouveau liturgique à la maison (p. 228-234) est surtout un appel et un avertissement.

Le jeune foyer, lieu de culte: pourquoi pas ?

Benoît LACROIX, o.p.

ERRATUM

Dans le numéro de mai dernier de *Lectures*, l'imprimeur a, par inadvertance, fait sauter une ligne dans l'article du R.P. Gay sur l'Anthologie d'Albert Laberge, à la page 230. On voudra bien rétablir comme suit le 2^e paragraphe de cet article:

Il est déprimant de lire l'Anthologie d'Albert Laberge par Gérard Bessette. Des extraits de La Scouine aux autres nouvelles, c'est du pessimisme, continu, démolissant. En abordant un récit, le lecteur sait par avance que tout va tourner irrémédiablement mal, que ce sera noir et que l'auteur versera dans l'in vraisemblance pour rester noir. (Voir, par exemple, Il marie sa fille.)



Le R.P. Benoît Lacroix, o.p., auteur d'ouvrages bien connus, vient d'être nommé directeur de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal.



Manon des sources: ce n'est pas là seulement un titre de film; c'est aussi le titre d'un livre que Marcel Pagnol vient de publier. On y retrouvera, plus étoffée, l'histoire de ces pittoresques paysans de Provence, histoire qui, à l'écran, nous avait enchantés.

SCIENCES ET AVENIR

S'il existe un domaine où l'actualité est devenue aujourd'hui passionnante, c'est bien celui des sciences et des techniques. Malheureusement, peu accessible, il reste le plus souvent réservé aux spécialistes qui appartiennent au monde scientifique.

Etablir en permanence un trait d'union entre le monde de la science et le public curieux des grandes

aventures qui se livrent chaque jour dans les laboratoires du monde entier, telle est, semble-t-il, la mission que s'est fixée "SCIENCES ET AVENIR" que nous venons de parcourir et que nous considérons comme une intéressante revue de vulgarisation scientifique.

"SCIENCES ET AVENIR" présente chaque mois, un panorama complet de l'actualité dans ce do-

main. D'importants articles y font, dans un langage accessible, l'étude détaillée des grands problèmes actuels.

A ceux de nos lecteurs qui sont animés du désir de tout connaître, nous recommandons la lecture de "SCIENCES ET AVENIR". Simple comme "Bonjour !" pour recevoir chez-vous cette revue pendant un an, 12 numéros largement illustrés, adressez \$6.50 à l'agence PERIODICA, inc., 5090 avenue Papineau, Montréal-34, qui en est le représentant chez nous. Sur demande, accompagnée de 20 cents, vous recevrez un spécimen de "SCIENCES ET AVENIR". Vous serez heureux et fier des connaissances que cette revue vous apportera chaque mois.

L'éducateur avisé commande

Livres de bibliothèques scolaires



Livres de récompenses scolaires

AUX ÉDITIONS FIDES

Un choix d'ouvrages canadiens et européens sur tous les sujets, pour les élèves et les étudiants de tous les degrés.

SERVICE SPÉCIAL
d'organisation technique
de bibliothèques

SERVICE SPÉCIAL
pour choisir et préparer
vos commandes scolaires

demandez

LES CATALOGUES FIDES

- Manuel scolaires, 1^{re} à 12^e année, collèges classiques, écoles normales, etc.
- Bibliothèques et récompenses au cours primaire et au cours secondaire.
- Publications éditées par Fides.
- Volumes distribués exclusivement par Fides.

Des catalogues pratiques

- Les pages, mobiles, servent de bulletins de commandes.
- Inutile de recopier les titres, le nom des auteurs, les prix.
- Inutile de parcourir tout le catalogue pour dresser une commande; tous les manuels scolaires, tous les livres de bibliothèques scolaires ou de prix de fin d'année se trouvent groupés dans la même section.

Des catalogues vraiment complets

- Tous les manuels scolaires en usage,
- Le plus vaste choix d'ouvrages pour la jeunesse,
- Toutes les collections canadiennes et européennes.

VOTRE SEUL TRAVAIL

Indiquer, devant chaque titre, le nombre d'exemplaires désiré et nous faire parvenir votre commande.

FIDES

Montréal — 25 est, rue Saint-Jacques
Amqui, P.Q. — Boulevard Saint-Benoît
Rimouski, P.Q. — 20, rue de la Cathédrale
Rivière-du-Loup, P.Q. — 456, rue Lafontaine
Thetford, P.Q. — 240, sud, rue Notre-Dame
Hauterive, P.Q. — 31a, rue Puyjalon
Edmonton, Alta — 11540, rue Jasper
Sant-Boniface, Man. — 135, Ave Provencher
Paris (6^e) — 3, rue Félibien

Tél. : UN. 1-9621
Tél. : 285
Tél. : RA. 3-8521
Tél. : UN. 2-3561
Tél. : FE. 5-9191
Tél. : LU. 9-2334
Tél. : HU. 8-1212
Tél. : CH. 7-1735
Tél. : MED. 25-71

L'ADMIRATION

(Suite de la page 28)

confond au sommet avec l'amour. C'est le même mouvement de l'âme. C'est cette admirable tendresse cornélienne, si véritablement humaine, celle de Chimène, celle de Laodice, celle de Pauline: « Il le méritait bien. » Tendresse où il entre tant de confiance réciproque et même de fierté. Je ne crois pas qu'il y ait d'amour digne de ce nom, d'amour humain sans une part faite à l'admiration. Les autres amours, on les subit et puis ils se détériorent et autant en emporte le vent.

J'ai peut-être trop insisté sur ce sentiment d'admiration. C'est qu'il me paraît vital. Il montre, à lui seul, la qualité d'une âme. On n'a pas l'âge de ses artères mais celui de ses veurs. Quand on sait les entretenir en soi on peut, je crois, rester jeune, je veux dire plein de vie, dans le grand âge. On se sent porté en avant, heureux et fort. Et l'on vit en effet aux limites de son être, aux limites de ses facultés, dans une sorte de plénitude heureuse.

Index des auteurs

- | | |
|--|--|
| AMIR (A.), p. 11 | HOESL (P.), p. 17 |
| BASILE (J.), p. 10 | HOURLIN (G.), p. 13 |
| BJARNHOF (K.), p. 19 | JAUNIERE (C.), p. 20 |
| BOLAND (S.), p. 15 | LADENER (A.), p. 20 |
| BROCCATI STRADELLA (A.), p. 19 | LAMBERT (A.), p. 20 |
| BUSSIERES (S.), p. 15 | LANCTOT (G.), p. 3 |
| CHABOT (C.), p. 15 | LEROY (A.), p. 13 |
| CHANTAL (S.), p. 19 | MAGALI, p. 20 |
| CHAVINIER (N.), p. 19 | MAIRE (G.), p. 13 |
| CHIASSON (H.), p. 8 | MATARASSO (H.) et PETIT-FILS (P.), p. 20 |
| CHRISTIE (A.), p. 19 | MIGNON (E.), p. 20 |
| DESSAIGNE (F.), p. 19 | MURCIAUX (C.), p. 12 |
| DUHAMELET (G.), p. 15 | NEUVILLE (P.), p. 20 |
| *** <i>Ecrits du Canada français,</i> p. 9 | PAUL DE TARSE, p. 11 |
| FREDE (R.), p. 19 | PERNOUD (R.), pp. 13 et 20 |
| GAGNON (M.), p. 9 | SAINT-HILL (B.), p. 17 |
| GAUTHIER (J.-J.), p. 19 | SAL (M.), p. 11 |
| GENDRON (I.), p. 16 | SCHMIDT (A.-M.), p. 20 |
| GENDRON (L.), p. 8 | SIMENON (G.), p. 20 |
| GHEORGHU (C.-V.), p. 19 | THERIAULT (Y.), p. 9 |
| GREEN (J.), p. 6 | THIEBAUT (M.), p. 12 |
| HARCOURT (F. d'), p. 19 | TROYAT (H.), p. 20 |
| HERGE, p. 16 | WRIGHT (R.), p. 20 |

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE
ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Un. 1-9621

Direction: R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

Abonnement annuel: \$3.00

Le numéro: \$0.30

Publication approuvée par l'Ordinaire

Jean Onimus : L'admiration

L'ADMIRATION, disait à sa fille Mme de Tencin, cette salonnière de l'autre grand siècle, l'admiration est le partage des sots. » Quelle erreur ! Et comme je voudrais être de ces sots-là, assez éveillés, assez jeunes, assez profonds pour reconnaître en toute chose la merveille cachée. « Si l'on voulait, dit Eluard, si l'on voulait tout serait merveille. » Et qu'est-ce que vouloir, ici, sinon se rendre présent, ouvrir les yeux, être simplement attentif ! Quand on commence à trouver les choses toutes naturelles c'est que l'on cède à l'habitude. Cette léthargie de l'esprit nous guette tous et c'est le pire des vieillissements. L'étonnement est le point de départ de toute inquiétude, de toute réflexion, de tout progrès intellectuel et spirituel. A l'abri du « tout naturel », on ne se pose plus de questions, on bloque la curiosité et l'on s'endort. Franchement, rien n'est tout naturel et si l'on y pensait dans la rigueur, notre vie devrait se passer dans un continu émerveillement où alterneraient la joie et l'angoisse. Plus la science nous explique de phénomènes, plus elle provoque notre admiration. Ce qu'elle nous révèle est infiniment plus bouleversant que l'étonnement naïf des anciens devant la nature... Vivre ne consiste pas à s'habituer aux choses : ce serait là plutôt mourir, devenir soi-même chose ; tout ce que nous vivons vraiment est unique et donc d'un prix infini. Aucune journée n'est pareille aux autres ; mais certains, au lieu d'être sensibles aux différences qui en font le prix n'en voient que les ressemblances et plongent ainsi dans l'hébéte.

Vous voyez quel sens je donne à l'admiration. Cela consiste à entretenir dans tout le cours de la vie la joie des enfants, la joie de découvrir, de connaître, de contempler. Cette dernière est peut-être la plus nécessaire à la vie spirituelle. C'est celle des poètes et des artistes. Ceux-là savent s'arrêter et entrer en contemplation. Essayez de mettre sur un socle les moindres objets, d'encadrer les moindres minutes de votre vie : vous verrez tout ce qu'ils renferment de beauté. Alors de proche en proche se produit un vaste courant d'admiration qui pénètre toutes les zones, tous les niveaux de l'âme et, pour ainsi dire, l'emporte elle-même jusqu'à l'admiration suprême qui est adoration. L'admiration est vraiment le grand chemin qui mène à Dieu. Il franchit les abîmes de l'angoisse et du doute. Il va tout droit. Il y a dans cette vertu comme un air de santé ; c'est la respiration de l'âme et sans elle on étouffe. Fermez cette fenêtre ouverte sur le monde et

vous verrez votre esprit se flétrir. Nous avons tellement besoin d'admirer que la révolte résulte presque toujours d'une admiration déçue qui se détériore en colère. Instinct sacré qui nous propulse vers tout ce qui est grand, plus grand que nous. S'il y a quelque chose à admirer c'est qu'il y a quelque chose à faire dans le monde. Tout n'est pas absurde ou indifférent : on avance, on monte, on fait effort. Que l'on cesse d'admirer et aussitôt, au lieu de courir vers la lumière, d'aller de l'avant on se met à subir ; la vie se fait oppressante, un ressort essentiel s'est brisé. On n'est jamais écrasé d'admiration parce que ce sentiment, au contraire, dilate et permet à l'âme de se déployer totalement comme des ailes qui s'ouvrent : « L'être qui s'émerveille, a dit ce terrible sceptique qu'était P. Valéry, est beau comme une fleur. »

On se tromperait en s'imaginant que l'admiration rend subalterne, situe d'emblée au-dessous de ce qu'on admire. C'est l'envieux qui proclame son infériorité : quand on admire on s'oublie, on ne se compare pas — ce qui serait un retour d'orgueil, — on se donne. On s'ouvre sans arrière-pensée, comme la fleur à la lumière. Et ce n'est pas la distance, alors, qui est sensible, mais bien la proximité, et non ce qu'on donne mais ce qu'on reçoit. Car admirer c'est en quelque sorte s'identifier à ce que l'on aime avec révérence. Kant rapproche admiration et respect : ils se ressemblent en ce qu'ils sont tous les deux sensibles à la grandeur mais le respect fige et sépare, l'admiration, plus heureuse, unit ; regardez les préfixes re et ad : l'un vous ramène en arrière, l'autre vous jette en avant... Sans amour, le respect peut faire du mal ; s'il ne s'achève pas en révérence, c'est-à-dire en admiration, le respect ne sera que subi : c'est une chaîne. L'admiration délivre.

Admiration et enthousiasme : le second m'inquiète. Il y a de la frénésie en lui, du paroxysme. Il n'est pas intelligent, il peut être le partage d'une certaine sottise. L'admiration c'est la ferveur de l'intelligence. L'enthousiasme est une sorte de possession : on n'est plus soi-même. L'admiration au contraire affirme et développe la personnalité.

Apprendre à admirer, c'est, pour un maître, la tâche primordiale. Un esprit qui commence à admirer s'approfondit sans cesse : on n'a jamais fini de découvrir un chef-d'oeuvre. C'est que l'admiration se

(Suite à la page 31)